

# LA RÉSIDENCE PRINCIERE D'ARGES

(NOTES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES)

PAR

VIRGILE DRĂGHICEANU

L'Église Princière de Curtea de Argeș, avec ses murailles de pierres et de briques noircies par la succession des siècles — témoignant ainsi sa vétusté — est la seule construction restée entière de l'ensemble de bâtiments qui constituaient jadis la résidence princière d'Arges. Elle n'a jusqu'à ces derniers temps attiré l'attention ni des voyageurs, ni des archéologues, ni des historiens.

L'éclat de la «merveille» architectonique qu'est l'église épiscopale, du voisinage, du Voévode Neagoé, a totalement éclipsé cette noire bâtisse méconnue, dont se rattache, pourtant, quelques unes des premières pages de l'histoire des Roumains.

Les recherches et les fouilles faites lors de la restauration de l'église, et qui sont en cours d'exécution, n'ont encore mis à découvert aucune pierre ou document qui puisse prouver le nom des fondateurs ou l'époque exacte de la fondation de cette église.

On pourra se convaincre, toutefois, des pages qui suivront, que les résultats des recherches faites jusqu'à aujourd'hui confirment pleinement les conclusions de la critique historique moderne, représentée par l'étude fondamentale sur les origines des principautés roumaines, du regretté D. Onciul, et par les nombreuses et riches études de monsieur le professeur N. Iorga.

Afin de rendre plus clair l'exposé qui suivra, il est nécessaire de donner quelques notes historiques sur le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle, époque de la fondation de l'État médiéval de la Valachie, ainsi qu'une courte notice historique sur la ville d'Arges; on donnera, ensuite, l'histoire de l'Église Princière; des notes archéologiques sur l'ensemble du palais princier dont la chapelle était cette église; des considérations archéologiques sur les objets trouvés, ainsi que sur l'architecture et la peinture de l'église. Ces deux derniers chapitres formeront l'objet d'une étude plus approfondie.

## CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES SUR LE XIII<sup>e</sup> ET LE XIV<sup>e</sup> SIÈCLE.

Le début du XIII<sup>e</sup> siècle marque l'affaiblissement définitif de l'empire roumain-bulgare sur le territoire situé au nord du Danube.

Un nouveau facteur politique: les Hongrois, apparaît après la mort du Tsar Joanice, en 1207, alors qu'une bonne partie du territoire de Valachie se trouvait sous la domination effective des Cumans.

Le Roi André II, afin de défendre le royaume hongrois contre les Cumans (ad munirem regni contra Comanos), se vit contraint de donner aux Chevaliers Teutons le pays de la Bârsa (terram Borza), sous certaines conditions, mais en les laissant libres de toute juridiction.

Dès 1223, comme on le voit de la correspondance du Pape Honoré III, les Teutons commencent à s'étendre au delà des Carpathes, «ultra montes nivium», «ultra alpes montium».

C'est là la première désignation donnée à la terre située sur la rive gauche de l'Olt, région qui formera, plus tard,

comme on le verra, le territoire du prince valaque et que le Pape prenait en sa propriété et juridiction: «in ius et proprietatem apostolice Sedis».

Cette immixtion du Saint-Siège dans les droits de souveraineté du Roi hongrois amène une rupture entre les Chevaliers teutons et le Roi hongrois; les Chevaliers teutons sont chassées, en 1225, par les armées hongroises, conduites par le Roi en personne, dans le territoire «ultra montes nivium».

Outre la population dominatrice cumane, il y avait dans ces régions «ultra montes», d'au delà les monts, aussi des Roumains, «Olachi» comme ils sont désignés par les Hongrois, ou «Walati», comme ils sont nommés par les Italiens, et c'est pour ces Roumains que fut créé un évêché cumane. En convertissant au catholicisme les habitants d'au delà des monts et en étendant sa domination sur le versant valaque des montagnes, le Roi pensait s'assurer, du côté des Cumans, la paix aux frontières.

En 1233, lorsque le Roi André II ajoute à ses titres celui de Roi de Cumanie, il donna toute la région nommée Loviște, située sur la rive gauche et droite de l'Olt, «terram Loystha» au comte Corlardus de Talmaci, avec droit de succession, «jure perpetuo».

La région, ayant comme base de défense la forteresse de Tâlmaci, en Transylvanie, avait comme points d'appui sur les versants des montagnes de Valachie, les châteaux de Lotorwar et d'Arges (fig. 6) mentionnés, jusqu'à une époque tout à fait récente de notre histoire, comme situés dans le «district Loviște», qui s'étendait dans le district actuel de Vâlcea jusqu'à la rivière du Lotru, et dans celui d'Arges jusqu'au delà du village de Corbeni, et défendaient l'importante route longeant la vallée de l'Olt: «via trajana» ou, plus tard, carolingienne.

Cette «terra de Loystha» fut confirmée par le Roi de Hongrie, Étienne V, à Corlardus en 1265 et à son fils Nicolas en 1311 par Charles Robert, comme «Comes terrae Loystha».

Vers la même époque, très probablement, on donna à un autre Comes, résidant à Câmpulung, toute la région défendant l'important défilé de Bran.

Le dernier «Comes de Longo-Campo», de Câmpulung, fut Laurent, mort en 1300; toutefois la ville conserva son caractère saxon, ses privilèges communaux et son propre seing jusqu'à l'époque de Șerban Cantacuzène (XVII<sup>e</sup> siècle).

Ces comtes, «comites», auxquels le Roi confère les comités «ultra montes», n'ont rien de commun avec les «comes villicus, magnus villicus seu iudex civitatis» de la même époque, et qui étaient élus par les habitants des villes «de comune voluntate», tout comme les juges des villes roumaines.

Ils sont les représentants du Roi et ont comme attribution, outre la défense des citoyens, l'obligation de collecter et d'administrer les revenus du fisc et de la maison royale, de veiller au respect des ordres et édits royaux, de défendre les droits régaliens de la monnaie et de la gabelle.

Dans la même année, 1233, le Roi de Hongrie, André II, étend sa domination sur le gué du Danube, prenant Sévérin



et le territoire «terra» l'encerclant, le mettant sous la domination d'un Ban.

Dans cette «terra» le Pape envoya des moines prédicateurs de Hongrie, afin de convertir la multitude d'hommes «multitudo gentium» s'y trouvant. Pour éviter un nouveau conflit au sujet de la juridiction du territoire, le Roi Bela demanda au Pape, en 1239, le droit de légat apostolique, pour assigner cette terre à un évêché, droit qui avait été accordé à St. Etienne.

L'invasion des Tatares, de 1241, détruisit, cependant, presque toute l'organisation des frontières hongroises vers notre pays.

En 1247, lorsque Bela IV procéda à une nouvelle organisation de ces frontières, les régions d'au delà des Carpathes, «ab Alpibus ultrasilvanis» de notre pays, sont désignées par le Roi hongrois ainsi: la région sur la rive droite de l'Olt comme «terra Zeurini», le pays de Sévérin, tandis que la région de la rive gauche de l'Olt, comme «tota Comania», Cumanie.

Dans ces deux pays on mentionne comme habitants les Valaques «Olati».

Dans le pays de Sévérin, resté désert, «desolata» jusqu'en 1239, la population était redevenue nombreuse: «populi multitudo supererit».

Des indications concernant les premières organisations politiques des Valaques nous sont données à cette occasion.

Les Roumains du pays de Sévérin avaient deux knézats, celui de Jean et de Fărcaș et un second, sous le commandement du Voévode Lytovoï ou Lytuon.

D'autre part les Roumains de Cumanie avaient une «terra» appartenant au Voévode Sénéslas.

Ces deux régions de Sévérin et de Cumanie jusqu'au Danube, furent données aux Chevaliers de Saint-Jean par Bela IV, en exceptant de la donation le knézat du Voévode Lytuon et le pays du Hatzeg, ainsi que la terre du Voévode Sénéslas, lesquels restent aux Roumains «Olati», ainsi qu'ils l'ont possédés jusqu'ici, «prout iidem hactenus tenuerunt».

Les Roumains des deux voévodats sont obligés, en échange de leur défense militaire par les Chevaliers Hospitaliers, de donner la moitié des revenus de leur pays à l'ordre, et la moitié au Roi, par l'intermédiaire du magister de l'ordre.

La domination de l'ordre fut détruite par l'attaque bulgare de 1260.

La terre des Valaques, «terra Vlachorum» continue à subsister.

En 1288 le Pape Nicolas IV envoie des prédicateurs dans ces régions.

Le voévode de cette terra Vlachorum, Lituon «*εἰς βλαχία; ἄρ ω*» était arrivé à certaine importance, par suite du mariage de sa fille avec Milutin, le kral serbe.

Pendant la minorité du Roi hongrois Ladislas IV, le Voévode Lituon et ses frères, dont le nom d'un seul est connu: Bărbat, occupe même certaines parties du Banat de Sévérin, reconstitué en 1290, et peut-être même quelques régions d'au delà de l'Olt, «aliquam partem de regno nostro ultra alpes existentes» et refusa catégoriquement les revenus dus au Roi pour ces régions.

Au cours du combat contre les Roumains, conduit par le magister Georges, entre 1279-1280, Lituon tombe sur le champ de combat, tandis que Bărbat, son frère, capturé et obligé de payer une forte rançon, «non modicam quantitatem pecunie», ne fut mis en liberté qu'à la condition de rétablir le tribut dû au Roi hongrois, «tributum restauratur».

Une nouvelle circonstance contribue à fortifier l'Etat roumain «d'au delà les monts».

Entre 1301, date de l'extinction de la dynastie arpadienne, et 1308, date de l'avènement de la dynastie d'Anjou au trône de Hongrie, lors des troubles qui eurent lieu, et par suite de la faiblesse des derniers rois hongrois, la puissance des princes roumains croît.

C'est au cours de cette période que Bărbat, Tihomir, puis son fils, le grand Bassarab Voévode «*Бѣлжнн Басарава Воєвода*» (fig. 7) conquérèrent toute la domination hongroise sur le versant roumain des Carpathes, en continuant cependant de payer le tribut dû à la couronne, à la suite de la défaite de Bărbat.

A partir de 1291 et jusqu'en 1342 il n'y a plus de Bans mentionnés à Sévérin. La domination de Corlărd à Loviște cesse après 1311.

A Câmpulung, la ville saxonne, on ne mentionne plus de comtes après 1300, année de la mort de Laurent «Comes de Longocampo».

Cette ville, vu les avantages qu'elle offrait, devint la capitale de la Valachie qui s'étendait, maintenant, au delà de l'Olt, surtout à partir du règne du grand Bassarab, nom rappelant celui de Bezerem-ban qui lutta contre les Tatares en 1241 sur la rive droite de l'Olt.

Une nouvelle alliance de famille contribue également à la consolidation de l'Etat roumain.

Une fille de Bassarab, dont le nom était très probablement Théodora, avait épousé Alexandre, le Tsar bulgare de Vidin, le neveu et corrégent du Tsar Michel, fondateur de la dynastie des Șismanides de Vidin.

Grâce à l'appui puissant de Bassarab, le Tsar Michel put soutenir les combats de 1323 contre les Byzantins.

L'aide prêtée par Bassarab à Michel, contre les Serbes, contribua, malgré la défaite des armées alliées et la mort du Tsar Michel à Velbužd, le 28 juin 1330, à mettre en relief la politique dérivant de cette alliance de famille. En effet, le successeur du Tsar Michel au trône du tsarat de Vidin, fut le Tsar Alexandre, gendre de Bassarab; puis, comme sa soeur avait épousé le puissant kral de Serbie, Etienne Doušan, il se forma une coalition de famille des trois puissances balkaniques: Roumains, Serbes et Bulgares, «dont la pointe était dirigée tout aussi bien contre les Hongrois que contre les Byzantins».

Dans ces circonstances et jusqu'en 1330, le «pays des Valaques», ou bien le pays d'au-delà les monts, «ultra alpes», désigné dorénavant dans les diplômes de la chancellerie hongroise: «terra transalpina» et dans des diplômes Serbes «Basarabina zemlje» continua à vivre sous la suzeraineté du Roi de Hongrie, Charles Robert.

En 1324 on a connaissance de plusieurs légations de l'envoyé du Roi hongrois auprès de «Basarab Voivodum nostrum transalpinum»; et, en 1327, le Pape Jean XII désigne d'une façon encore plus précise ces rapports de vassalité de notre Voévode, par sa lettre adressée au «noble homme Bassarab, Voévode transalpin», par laquelle il le prie d'admettre des moines inquisiteurs sur ses terres, «du royaume hongrois» «in terris tibi subiectis in regno Ungariae consistentibus».

La défaite de Velbužd de 1330 des armées de Bassarab, fut une puissante incitation pour l'ambitieux roi Charles Robert d'aneantir son puissant vassal, lequel, cependant, comme l'affirme la chronique hongroise, payait régulièrement le cens dû à la couronne hongroise: «censum debitum regie maiestati semper fideliter persolvisset».

En Septembre 1330, le Roi dirigea ses troupes par Sévérin «in terra Bassarab Voivoda Vlachorum».

Ce fut en vain que Bassarab promit 7000 marcs or, Sévérin, le cens dû à la couronne et même un de ses fils pour servir à la cour royale. Le Roi repoussa d'une manière grossière l'offre: «or, dites à Bassarab: il est le père de mes brebis, c'est par la barbe que je le ferai sortir de sa tanière».

Toutefois, les difficultés de la route et le manque de nourriture obligent le Roi, qui avançait vers le «château d'Argeș» à demander un armistice.

C'est en vue de ce château, dans le défilé fermé de toutes parts par des rochers abrupts, que Charles Robert fut écrasé, en deux batailles, par Bassarab et ses fils. Les soldats du Roi tombèrent comme des mouches, «cadebant quasi musce».

L'endroit où la bataille fut livrée est le château de Poenari, comme il fut nommé plus tard, ou Căpățânenii, comme on le nomme aujourd'hui, ou bien encore le Château de Negru-Vodă (fig 6, 8.)

La victoire de Bassarab à Argeș assura au Voévode sa tranquillité jusqu'à la mort de Charles Robert, en 1342.

Les documents postérieurs, mentionnant le combat de 1330, montrent les sentiments actuels du Roi contre «notre ennemi notoire» et «ses fils», détenteurs infidèles de notre terre transalpine au préjudice de la sainte couronne royale.

Il semble, en effet, que, conformément à la coutume de l'époque, Bassarab s'était adjoint, en 1335, comme corrégent, son fils, Nicolas Alexandre, de même qu'André II de Hongrie avait gouverné avec ses fils Bela et Coloman; le Tsar de Bulgarie Michel avec son neveu Alexandre; Etienne Uroš



II de Serbie, avec son fils Etienne Doušan et, plus tard, le prince roumain Mircea avec son fils Michel.

C'est ainsi que s'explique l'acte d'hommage de 1343 que Nicolas Alexandre Bassarab, «quidam princeps seu baro potentissimus», fit au nouveau Roi de Hongrie Louis, qui se trouvait aux confins du Royaume, «suum dominium sub sacra corona recognoscendum».

C'est l'explication de la lettre du Pape Clément VI, adressée au noble seigneur «Alexandro Bassarati», pour ravir à l'hérésie les «Olachi-Romani».

Le grand Bassarab mourut dans sa capitale de Câmpulung, en 1352, où il fut enterré, vu qu'il n'avait pu terminer la résidence princière d'Argeș, commencée par lui, et où il espérait avoir une capitale plus éloignée des frontières de l'ambitieux Roi de Hongrie.

Le graffite (fig. 9) qui mentionne sa mort le nomme Grand, de même que l'inscription de la pierre tombale de son fils, Nicolas Alexandre; grand pas dans le sens de vieux mais grand par ses actes pour la consolidation du pays.

Nicolas Alexandre Bassarab, grand prince indépendant. (Бѣлѣкин и самодержавный господарь) fils du grand Bassarab Voévode (Сынъ Бѣлѣкаго Басараба Вождѣ), comme il est intitulé sur sa pierre tombale (fig. No. 11), corrègent pendant le règne de son père, comme on l'a vu, occupe le trône princier en 1352.

Sa situation par rapport au Roi de Hongrie. Louis le Grand, est assez puissante pour que le Roi envoie, en 1355, un légat, l'Évêque Démètre d'Oradea-Mare, «ad Alexandrum Bassarabi, Vayvodom nostrum transalpinum», pour traiter la paix et la concorde.

Il épousa d'abord une orthodoxe qui lui donna un fils Vladislas, qui lui succéda au trône, puis une catholique, Clara, dont il eut plusieurs enfants: Radu, successeur de Vladislas; Elisabeth qui épousa le duc d'Oppeln; Anca, qui devint reine de Serbie, en épousant Etienne Uroš, fils du grand Doušan; une seconde fille qui épousa son neveu Sracimir, Tsar de Vidin, fils du Tsar Alexandre; et enfin Voislav, mort jeune.

Basé sur de tels liens de famille qui constituaient tout autant de coalitions politiques, Nicolas Alexandre Bassarab vécut en paix avec l'ambitieux angevin Louis jusque vers la fin de son règne, reconnaissant la domination du Roi sur Sévérin dès l'époque de l'hommage prêté en 1343. Les limites de son pays ne dépassaient pas vers l'est la rivière de la Prahova.

Il fonda la Métropole de Valachie en 1359, demandant au Patriarche de Constantinople non seulement une fois mais souvent... que dorénavant le Métropolitain et toute sa domination... soit sous la juridiction et l'administration de la sainte et grande église.

Cette métropole fut élevée sur l'emplacement où on construisit plus tard, sur les anciennes assises, le monastère d'Argeș de Neagoi Bassarab.

C'est à la suite de ces relations avec Constantinople que paraît pour la première fois, comme titre de la Valachie, le nom de *Hongro-Valachie*.

Agé, comme il est représenté sur les peintures murales du monastère de Negru-Vodă de Cetățeni, il mourut le 16 novembre 1364, comme Grand Voévode, indépendant, (fig. No. 10, 11), sans avoir pu terminer les travaux de la résidence princière d'Argeș et c'est pourquoi il fut enterré dans l'Eglise Princière, sise près du palais princier de Câmpulung.

Vladislas Voévode, qui monta sur le trône de son père, en 1364, commence son règne en refusant de reconnaître la suzeraineté du Roi hongrois: «en s'attribuant un titre fictif» sans vouloir se préoccuper du Roi «a quo sua debent insignia».

C'est pourquoi Louis le Grand appela auprès de lui à Timișoara ses armées, le 24 février, dans l'intention, probablement, d'attaquer Sévérin.

Toutefois, la mort du Tsar Alexandre de Vidin, survenue au printemps de 1365, le détermina à se diriger de préférence contre le plus faible, Sracimir, beau-frère de Vladislas, qu'il fit prisonnier avec la soeur de Vladislas, et les tint enfermés pendant quatre ans en Croatie.

Vidin, pris en juin, fut d'abord mis sous les ordres du Voévode de Transylvanie, puis transformé en «Banat de Bulgarie».

Vladislas répondit à ceci par une attaque dirigée contre Tâlmăciul en Transylvanie.

Le danger que présentaient, tant pour le Roi que pour Vladislas, les attaques de Șišman, Tsar de Tîrnovo, lequel se rallia aux Turcs qui attaquèrent Vidin, les détermina tous deux à une reconciliation.

Dès 1365, Louis, dans un acte de délimitation donné à Orșova, nomme Vladislas «Voivoda noster Transalpinus».

La propagande faite à Vidin par les moines minorites du Roi, rendait insupportable la domination hongroise. Alors, profitant d'une révolte des habitants, Vladislas prit Vidin en février 1369. Ceci provoqua l'expédition de punition du Roi Louis.

Les armées transylvaines, conduites par le Voévode transylvain Nicolas et par le Vicevoévode Pierre, au printemps de l'année 1369, pénétrèrent, tandis que le Roi arrivait de la région danubienne, dans la région de la Ialomitza où elles subirent une défaite pareille à celle infligée à Charles Robert.

Ces combats amenèrent la paix entre le Roi et Vladislas, en novembre 1369. Les conditions de paix furent: la mise en liberté de son beau-frère Sracimir et sa réinstallation sur le trône de Vidin, sous la garantie de Vladislas et de Dobrotici, le despote bulgare de Varna.

En reconnaissant, au besoin Louis, comme «naturalis dominus noster generosus», Vladislas vécut indépendant en jouissant, dès sa reconciliation de 1365, des fiefs qui lui furent concédés par le Roi hongrois, organisés à la mode française, le ducat de Făgăraș et le Banat de Sévérin.

En cette qualité, et bien qu'il s'intitule: «Ladizlaus dei et Regis gracia Vaivoda Transalpinus, Banus de Zevrinio, Dux de Pugnus», il affirme jusqu'à sa mort son indépendance.

Après la défaite des armées serbo-roumaines à Cirmen, en 1371, il semble que les relations avec la Hongrie s'aigrissent à nouveau, vu surtout que Vladislas, inaugurant la politique qui sera celle de Radu, de Dan et de Mircea, concernant la région du «Podunaviu» (du Danube), sur le compte de l'ennemi de Sracimir et du sien, Șišman de Tîrnovo, s'installa à Nicopolis.

Vers 1374 une rencontre a dû avoir lieu entre les armées du Roi Louis et celles de Vladislas.

Peu après, Vladislas, qui en 1370 avait créé une métropole «d'une partie de la Hongrovalachie, du côté de Sévérin», en fondant le monastère de Vodița et avait entretenu des relations avec le Mont Athos, mourut dans sa résidence de Curtea de Argeș et y fut enterré, dans l'Eglise Princière.

Radu Voda, dit le Noir (fig. 12), frère de Vladislas et fils de Nicolas Alexandre Bassarab, succédant au trône entre 1374 et 1385, eut un règne qui forme le chapitre le plus obscur de l'histoire des Roumains, vu qu'il n'est mentionné par aucune source étrangère et qu'il n'est resté de lui aucun document direct, sauf une série de monnaies, lesquelles ont en général l'inscription suivante, en slavon ou latin: Radul Voévode Transalpin ou de Valachie.

La chronique du pays, écrite très tard, au XVII-e siècle, ne connaissant aucun des princes mentionnés jusqu'ici, à l'exception du Voévode Alexandre, commence par lui l'histoire du pays roumain et considère ce Prince comme fondateur de l'Etat: «Quand on fut en l'an 6798 depuis Adam (1290), alors qu'il y avait dans le pays hongrois un voévode appelé Radu le Noir Voévode, grand comte d'Almaș et Făgăraș, il le quitta avec toute sa maison et une grande multitude, Roumains, Catholiques, Saxons et toutes sortes d'hommes; puis, descendant le cours de la Dâmbovitza, il commença à créer un pays nouveau».

Il n'y a rien d'étrange à ceci, vu qu'au XVI-e siècle, époque où les princes et les boyards cherchaient à connaître les origines du pays roumain, comme les documents manquaient, ils ne pouvaient remonter que jusqu'au Prince Mircea et à son père Radu, à l'époque duquel ils mettent la fondation du pays roumain.

En 1547, encore, Mircea le Pâtre, confirmant une donation faite au monastère de Tismana, fondé par le prince Radu et terminé par son fils Dan, après avoir lu les actes de cette propriété, la confirme: «parce qu'elle est ancienne et légalement accordée au monastère dès la fondation du pays roumain». D'autre part, le fait que l'on n'exigeait plus dans la chancellerie princière les originaux des titres de propriété pour reconfrimer les anciennes propriétés bien connues, et que l'on admettait comme justes les affirmations des moines, contribua à ce que, petit à petit, la vérité historique soit



remplacée par la légende ; pour certains cas difficiles des faux mêmes furent commis lesquels, par la suite, se glissant parmi les documents, devinrent monnaie courante pour nos premiers chroniqueurs.

L'impossibilité de pouvoir lire exactement certaines dates contribua, également, à donner de la valeur à la légende.

Cette falsification de la vérité historique se fit par cinq voies différentes :

1. Par la confirmation des titres de propriété du monastère de Tismana, 2. par ceux du monastère de Câmpulung, 3. par ceux du monastère catholique de Câmpulung, 4. par la confirmation des privilèges de la ville de Câmpulung, 5. par la vie de Sainte Philothée.

#### *Confirmation des documents du Monastère de Tismana*

Dans un document du 3 octobre 1385, le Voévode Dan dit explicitement : « j'ai trouvé dans la localité dite Tismana, un monastère non terminé ; les fondements en furent posées par mon père le bien heureux et très vénéré Voévode Radul, mais la mort, qui vint trancher brièvement sa vie, l'empêcha de le terminer... c'est ce monastère que j'ai bien voulu terminer et doter... Je reconnais donc les donations faites par feu mon père, Radu Vodă : le village Vadul Cumanilor avec Toporna et l'étang de Bistreț, depuis Toplița, jusqu'à la rivière au cours rapide, plus haut que Covăcița, avec le village Hrisomunții et Tismana... ».

Le document original, émanant de Radu Vodă, concernant ces donations, ne s'est pas conservé, vu que le prince Dan ne le cite pas.

Toutes les reconfirmations ultérieures des titres de propriété de ce monastère ne mentionnent aucun document de Radu Vodă jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.

C'est ainsi que, dans les confirmations ultérieures, le prince Mircea, frère de Dan, dit en parlant du monastère de Tismana : « mon père Io Radul-Voévode en a posé les fondements et feu mon frère l'a doté ».

Dan II, en 1424 dit qu'il a été fondé par « Radul Voévode, mon grand père, » et il a été terminé par son père Dan.

Vlad le Diable, en 1439 dit : « c'est le père de mon père Mircea Voévode : Radul Voévode, qui la fait construire ».

Radu le Beau, en 1464, dit « c'est mon père (Mircea) qui l'a doté ».

Pătrașcu Voévode, en 1555, dit : « j'ai vu l'acte de donation de feu Dan Voévode et de Mircea Voévode ».

Pierre le Boiteux dit la même chose en 1568.

Alexandre II, en 1569, — après qu'en 1532 le monastère de Vodița, bâti par Vladislav, fut confondu au point de vue administratif avec Tismana — est le premier qui ajoute l'affirmation que ces terres de Tismana sont d'anciennes donations, datant « depuis la fondation du pays roumain, par Negru Vodă ».

Ce même prince, en 1576, dans un autre chrysobulle, confirme au monastère Tismana le village Cumanii, lequel, comme on l'a vu de la charte de Dan, avait été donné par son père Radu, lequel cependant n'est désigné que sous le nom de Negru-Vodă : « qui a été donné au monastère... dès l'époque où vivait feu Negru-Voévode ».

Dans ce même chrysobulle on introduit aussi une première falsification : « j'ai lu aussi la charte de confirmation de feu Negru-Vodă — laquelle, comme on l'a vu, n'a jamais existé ».

Une preuve en est la confirmation de Radu Mihnea de 1621, laquelle, pour ces mêmes villages donnés au monastère de Tismana par Radu-Vodă, ne cite que le document de Dan, fils de Radu, du 3 octobre 1385, le seul qui nous soit connu comme le plus ancien, ainsi que les confirmations d'Alexandre Iliș de 1628, celle de Mathieu Bassarab de 1635 et, surtout, celles de 1649.

Constantin Șerban le Camu, en 1656, réédite les falsifications d'Alexandre II, affirmant avoir vu : « des anciens documents et chrysobulles de Negru Voévode et de son fils Dan Voévode ».

Toutefois l'ispravnic de Craiova, de 1659, ne cite que la charte de « Dan Voévode fils de Radu-Vodă ». Duca Voévode, en 1677 fait de même.

Sous Șerban Cantacuzène, en 1681, toute la légende de

notre chronique, en tant que noms, dates etc. est entièrement fabriquée. Ce prince, confirmant la propriété du village Cumanii au monastère de Tismana, dit qu'il a été donné au monastère, par feu Radu Negru Voévode, l'ancien, « comme je l'ai vu dans la charte de Radu Negru Voévode de 6800 » (1292). Ce même prince falsifie même le texte de la charte de Mathieu Bassarab, que nous avons examiné.

Sous les princes Brancovan, en 1702, et Cantacuzène en 1714, on mentionne également les chartes de feu Negru Vodă et de feu Dan Voévode, « fils de Radu Negru Voévode, en 6804 » (1385).

Enfin, le Ban de Craiova, en 1742, cite les mêmes chartes.

#### *Confirmation des documents du monastère de Câmpulung*

Dans cette ville il y avait une Eglise Princières, chapelle du palais, bâtie probablement par Bassarab Voévode ou par son père Tihomir, vers 1315 (6823).

L'église fut détruite par le tremblement de terre de 1628, pendant le règne d'Alexandre Voévode Iliș. Mathieu Bassarab la fit rebâtir en 1636, et la transforma en monastère.

Dans l'ancienne église ruinée, Mathieu Bassarab trouva une inscription peinte, selon la coutume de l'époque, et parmi les « peintures très belles », le portrait de celui qui fit peindre l'église : celui de Radu Voévode, de son fils Dan et du père de Radu : Nicolas Alexandre Voévode.

Ces portraits existaient dans l'église de Mathieu Bassarab jusqu'au tremblement de terre de 1819, et furent vus par le Stolnic Constantin Cantacuzène, l'auteur de la « Chronologie ».

En parlant de Dan Voévode, il dit : « Au monastère de Câmpulung, où on voit son portrait, il est désigné comme fils de Radu Vodă Negru ».

De même, en parlant du prince Nicolas Alexandre, il dit : « Au monastère de Câmpulung on voit son portrait, comme fondateur, présentant l'église ».

Le métropolite Néophite, lors de la visite qu'il fit en 1747, a également vu ces portraits : « on voit dans l'église le portrait de Negru Voévode et de son fils Dan Voévode, ainsi qu'un Nicolas d'Alexandre (sic), sur le tombeau duquel il y a une inscription ».

De l'inscription peinte, indiquant la date de fondation de l'édifice, le Voévode Mathieu Bassarab n'a rien pu déchiffrer, sauf l'année, mais ayant confondu  $\text{V}$  avec  $\text{O}$  il lut 6723 ( $\text{SVWR} = 1215$ ) au lieu de 6823 ( $\text{SWWR} = 1315$ ).

C'est ainsi qu'en rapprochant le nom de Radu, dont le portrait comme fondateur de l'église se trouvait sur les murailles du monument, avec la date de 1215, obtenue par erreur de lecture de l'inscription de l'église, on eut un Radu-Vodă Negru en 1215, ce qui est en contradiction même avec les théories historiques qui prennent consistance à l'époque de Mathieu Bassarab, comme nous le verrons, lesquelles indiquent, pour le règne de Negru-Vodă, l'année 1290 et 1292.

D'ailleurs il est exclu de pouvoir admettre une domination roumaine à Câmpulung antérieurement à l'année 1300, comme nous l'avons vu.

En 1826, l'église ayant été restaurée, sous le règne du Prince Grégoire Ghica, par l'architecte Franz Walet, les portraits mentionnés plus hauts furent refaits à l'exception de celui de Dan. Ces portraits existent de nos jours et nous en parlerons plus loin (fig. 13).

Parmi les terres acquises ultérieurement par cette église — transformée en monastère à partir de Mathieu Bassarab — il y avait la terre de Bădești, au sujet de laquelle un procès fut intenté au XVI<sup>e</sup> siècle, et qui dura jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses phases peuvent être étudiées dans les actes conservés.

Sous le règne du prince Mihnea, (1508—1510), lors des troubles politiques de l'époque, le Stolnic Badea Boloșin, obligé de s'expatrier, laissa en gage ou bien vendit sa terre de Bădești au petit propriétaire terrien, Stan Dolofan pour 5000 aspres.

Rentré dans le pays, le Stolnic Badea intenta un procès à Dolofan qui prétendait avoir acheté la terre, alors que Badea affirmait ne la lui avoir laissée qu'en gage.



Le Prince Pierre le Boiteux reconnu en 1564 le droit de propriété à Stan Dolofan.

Le Prince Alexandre, en 1570, donna raison au Stolnic Badea, lui imposant de restituer les 5000 aspres reçus de Dolofan.

En 1596, Michel le Brave se prononça de nouveau en faveur des fils de Dolofan, lesquels prétendaient ne pas avoir reçu les 5000 aspres.

Toutefois, en 1597, ce même Prince donna gain de cause au Biv-vel Comis Radu de Cepari, gendre et héritier de Badea Boloșin, lui confirmant la possession de la terre de Bădești.

En 1618 un faux se glisse dans les actes.

Radu, probablement, afin d'échapper aux perspectives d'un nouveau procès, donna la terre de Bădești à l'Eglise de Câmpulung, laquelle, pour ne pas se voir contester ses droits, la mentionna, en commettant un faux, dans une charte de Nicolas Alexandre Voévode, charte se trouvant dans la possession de l'Eglise de Câmpulung. Le Prince Gabriel Movilă attribua donc, en 1618, à cette église «de la ville de Câmpulung... bâtie par feu Negru Radu Voévode (!) la terre de Bădești... qui fut donnée par feu Io Nicolas Alexandre Voévode, fils de l'ancien feu Io Bassarab Voévode, neveu de feu Negru Radu Voévode», (!) «les popes lui ayant présenté une ancienne charte de feu Nicolas Alexandre Voévode, datant de 6860 (=1352) énumérant toutes les donations faites à cette sainte église, charte écrite par feu Nicolas Alexandre-Voévode».

Et c'est ainsi que les héritiers de Dolofan perdirent le procès, intenté cette fois à l'église de Câmpulung, bien qu'elle n'eut jamais possédé, en fait, la terre de Bădești.

Le procès dura jusqu'en 1745 lorsque, devant le Divan présidé par le Métropolitain Néophite, les paysans de Bădești démontrèrent en foi de quels arguments ils demandaient à être libres.

Il résulte de la charte du Prince Gabriel Movilă, octroyée à l'occasion de ce procès, que la généalogie d'Alexandre Bassarab n'est rédigée que d'après les affirmations des prêtres, conformément à la légende qui commençait à être créée, comme nous l'avons vu en parlant de Tismana, et que la mention de la terre de Bădești, dans la charte authentique de Nicolas Alexandre-Vodă, n'est due qu'à un faux.

#### *Documents confirmant les privilèges de la ville de Câmpulung*

La ville de Câmpulung a joui de certains privilèges communaux.

Le Prince Radu Mihnea en 1615 et le Prince Léon en 1632, citent comme le plus ancien acte, octroyant des droits à la ville, le chrysobulle de Michel, fils de Mircea, de 1392 (6900).

Mathieu Bassarab, en 1636, année quand il termina la restauration du monastère de Câmpulung et fit graver sur l'inscription frontale que le monastère avait été bâti premièrement par «Radu Negru... en l'an 6723 d'Adam (1215)» confirme les privilèges antérieurs de la ville et cite la charte de son ancêtre «Radu Negru Voévode, de l'an 6800 (1292)», bien que dans une charte du mois de décembre, de la même année, il cite comme la plus ancienne charte de la ville, celle du Prince Michel de 1392!

#### *Confirmation des documents de l'église catholique de Câmpulung*

Dans un procès de propriété entre l'église catholique des Franciscains et le monastère de Câmpulung, les minorites soutinrent devant le divan du Prince Constantin Șerban le Camu que l'église tenait le dit terrain «de la Princesse Marguerite, qui était catholique, femme de feu Negru-Vodă».

Marguerite, cependant, comme nous le verrons des registres obituaires, était femme du Prince Bassarab.

C'est donc dans les déclarations des minorites, non basées sur des documents, mais faites pour donner plus de force à leurs prétentions, que l'on voit, pour la première fois, l'affirmation que Negru-Vodă était Bassarab.

Dans tous les documents que nous avons mentionnés,

Negru Vodă n'est autre que Radu-Vodă, père de Mircea et le nom de Negru (Le Noir) n'est associé, dans toute notre légende historique, qu'au seul nom de Radu.

#### *Légende de saint Philothée*

Les reliques de sainte Philothée (fig. 14) qui se trouvaient dans l'Eglise Princière de Curtea de Argeș, avaient, à l'époque de Mathieu Bassarab, un synaxaire.

Le Métropolitain Néophite, dans la description de son voyage pastoral, nous dit que cet ancien synaxaire slavons avait été perdu, ce recueil des légendes de la sainte ayant été emmené en Moldavie par un boyard. C'est ce fait qui le détermina à rédiger, d'après la tradition orale, un récit de la vie et actes de sainte Philothée.

L'évêque d'Argeș, Joseph, en 1815, désirant avoir une vie exacte de la sainte, s'adressa au chantre du monastère de Neamț, Isaac, lui demandant de rédiger un office de Sainte Philothée. Il en fit don à l'Eglise Princière, le 30 novembre de la même année, afin que «dorénavant la béatification de la sainte puisse se faire sans aucune altération le jour qui lui est consacré».

D'après cette légende, il résulte que la martyre serait une bulgare de Târnovo, ses reliques furent transférées dans l'Eglise Princière de Curtea de Argeș par «Radu-Vodă, lequel était alors Prince en Valachie, c'est peut-être lui qui était surnommé le Noir, celui par qui l'église a été bâtie».

De fait, cette vie, rédigée beaucoup postérieurement, oralement, n'est pas conforme à la vérité.

Les reliques de Sainte Philothée furent transportées à Târnovo par le Tsar Caloian, de la ville de Molybotum, un village de Palestine (région de Pamphlie); les reliques restèrent à Târnovo même après que cette ville eut été assiégée par les Turcs, le 17 juillet 1393.

Sracimir, Tsar de Vidin, les fit transporter de Târnovo à Vidin, par le Métropolitain Iosaf, vers le début de l'année 1395.

Ce n'est qu'après que Vidin fut conquis par Bajazed, en 1396, et après que le Tsar Sracimir fut fait prisonnier, que ces reliques ont pu être transportées dans notre pays.

Toutefois, il n'est pas improbable que, lors de la panique provoquée par les Turcs qui avaient pénétré à Andrinople en 1365, ces reliques aient été mises à l'abri chez Radu, beau-frère de Sracimir et c'est ainsi que le souvenir de ce prince est rattaché à l'office de sainte Philothée lequel, d'ailleurs, ne ressemble ni à celui écrit par le patriarche Eutime de Târnovo, ni à celui du Métropolitain de Vidin, Iosaf, vu qu'il a été écrit d'après la tradition orale, et non pas traduit d'après le texte original bulgare.

D'ailleurs, les reliques de Sainte Parashkëvi, ainsi que celles de la tsarine Théofano, qui se trouvaient à Târnovo, ont d'abord été transférées à Vidin, puis en Serbie.

En tous cas, cette vie de Sainte, également, constitue un argument décisif contre l'hypothèse d'un Radu Negru vers 1290.

Tandis que la chronique du pays — rédigée ultérieurement, très tard, sur la foi des documents de nos principales fondations ecclésiastiques, que nous avons examinés, — ne connaît aucun autre de nos Princes, antérieurement à Radu, qu'elle considère comme le fondateur du Pays, à la date fautive de 1290, les registres obituaires de ces fondations donnent tous, presque sans erreur, la succession exacte des Princes telle qu'elle ressort de la critique des sources. (V. page 25).

Radul Voévode, outre dans les chartes se référant au monastère de Tismana, est mentionné, également, dans celles se rapportant aussi à d'autres fondations religieuses.

C'est ainsi que le Prince Mircea donne au monastère de Cozia des vignobles, dans la région de Râmnic, «ayant appartenus au boyard Buda, de par la volonté de mon père le Prince Radu», et donnés à l'ancien monastère de Cozia, dont les ruines sont conservées auprès de l'actuel monastère de Cozia, fondation de Mircea Voévode.

Le Voévode Michel confirma des donations aux monastères de Cozia et Cotmeana, «lesquels furent bâtis par mon grand-père et mon père».

Sa femme, Anne, mentionnée dans les obituaires d'Argeș et de Câmpulung, ainsi que sur les peintures de l'ancien mo-



naștere d'Argeș, est mentionnée sous son nom de religieuse, Kalinikia, dans les documents de ses successeurs.

Le nom de Radu est mentionné dans l'inscription frontale du petit monastère Zghiabul (district de Vâlcea), de celui de Babele (Vlașca), de celui de Negru Vodă (Muscel). La fondation de la forteresse de Giurgiu lui est attribuée. Même les monastères de Vratna et celui de Monastirica de Krajina, bâtis par Saint Nicodème, auraient été restaurés par Radu. On lui attribue toutes les plus anciennes fondations du pays.

Nous ne possédons aucun renseignement sur ses relations avec les Hongrois, mais du fait que ce Prince roumain avait nommé un Ban à Sévérin, on peut déduire qu'il conservait toutes ses possessions. Il est probable que toute sa politique fut consacrée, — continuant ainsi la politique de Vladislas, — au territoire «du Danube» (podumaviu), avec l'appui Dobrotici, le dynaste de Varna. Son fils et successeur, le Prince Dan, continua cette politique y perdant sa vie dans des combats contre Sișman, Tzar de Târnovo. Son autre fils, Mircea, recueillit les fruits de cette politique, car il ajoute à ses autres titres celui de «maître des deux rives du Danube, sur tout son cours et jusqu'à la grande mer et Souverain de la forteresse de Dârstor».

Mais avec Mircea, le centre de domination du Pays se déplaça d'Argeș vers le sud-est, à Târgoviște.

#### CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES SUR LA VILLE D'ARGEȘ

Il n'est pas exclu qu'Argeș eut été la capitale du voévodat de Sénéslas.

Il est certain que ce n'est qu'après que la ville frontière de Câmpulung ne pouvait plus offrir les garanties suffisantes de sûreté aux Princes roumains, vu l'ambition des Angevins, que la ville d'Argeș devint, pendant tout le XIV<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la fin du règne du Prince Mircea, la Capitale du pays.

Le Prince Bassarab dut songer, dès 1330, à faire de cette ville sa résidence (fig. 15). Ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer pourquoi Charles Robert dirigea ses armées de Sévérin «sub castro Argias», situé à 30 km au Nord de la ville d'Argeș.

Vladislas, son neveu, est le premier Prince constaté ici. On a de lui deux documents, l'un de 1369 et l'autre de 1372, «in Argias», «in Argios, in nostra residentia».

De ce qui fut exposé plus haut, et vu que Bassarab a été enterré à Câmpulung, il résulte que la résidence princière n'a été mise en état d'être habitée que sous le Prince Vladislas.

Celui qui la termina, fut Radu, son successeur, lequel, comme le dit la chronique du pays: «bâtit l'enceinte de la Cour en pierre et la maison princière».

Le Prince Dan I<sup>er</sup> habita aussi «у Архуи».

Le Prince Mircea est constaté habitant Argeș en 1387, 1388 et en 1391 «sede nostra Argiesiensis». C'est ce prince qui le premier élit pour capitale Târgoviște.

Vlad, l'usurpateur du trône de Mircea, régna «in opido Argisch».

Michel et Dan II habitent à Târgoviște, mais résident aussi à Argeș.

Le Prince Dan II écrit aux habitants d'Argeș de faire bon accueil aux négociants de Brașov, venant à Argeș pour y vendre leurs marchandises.

Vlad le Diable, Bassarab le Jeune et Neagoi Bassarab habitent de temps en temps à «Curtea de Argeș».

Toutefois, du fait que Vlad le Diable date des documents d'Argeș, mais les fait écrire à Târgoviște, il résulte que la Cour, dans la véritable acception du mot, ne résidait plus dans cette première ville.

Radu d'Ăfumați habita à Argeș, dans le Monastère d'Argeș, en 1528.

En fait, la ville commence à perdre de son importance, non seulement par suite du déplacement de la Capitale, mais aussi parce que Neagoi et les Princes qui lui succèdent accordent tous les privilèges au monastère d'Argeș au détriment de l'autonomie des habitants de la ville, qui avaient dû jouir de privilèges pareils à ceux accordés aux habitants de Câmpulung.

Les armes de la ville: l'aigle bicéphale, opposé à l'aigle du pays — des armes de Câmpulung — étaient le seul titre de fierté des habitants, lorsqu'ils pouvaient apposer le seing de la ville sur les actes signés par le judex et ses 12 conseillers (fig. 16). Mais ces actes ne concernaient que des questions de très petite importance, telle que la vente faite par un certain Barbul au monastère d'Argeș, au prix de quatre ughi (ducats), au su de tous les propriétaires voisins, ou bien des cas d'hypothèques, attendu que la municipalité avait perdu l'un des droits essentiels de son autonomie: le droit de juridiction sur les habitants de la ville, du judex élu par eux.

Ce droit de juridiction de la ville, le Prince Neagoi le conféra aux supérieurs du couvent d'Argeș. Les Princes Michel le Brave, Mathieu Bassarab, Grégoire Ghika, Radu Léon et Brancoveanu reconfirmèrent par actes ce privilège conféré au monastère par le Prince Neagoi.

Toutefois, en 1608, le Prince Brancoveanu, prenant en considération que le jugement «de la ville de Curtea de Argeș» qui avait été prononcé par des moines, avait donné lieu à «des choses injustes», et que «l'on avait emprisonné des habitants dans le monastère», enleva le droit de juridiction aux moines et l'attribua à «la capitainerie de martologues» de Loviștea; mais, à la suite des protestations du Supérieur du monastère, il laissa la juridiction au monastère, à la condition que le jugement ne soit plus prononcé par les moines, et qu'ils ne puissent tenir de prison, mais la cèdent à des laïques.

Cependant, à partir du règne d'Etienne Cantacuzène et sous celui d'Alexandre Maurocordato, les jugements furent de nouveau attribués au monastère.

Lors de l'occupation russe, «Brigadier et chevalier Meder», en 1772, reconfirma au monastère le droit de juridiction pour la ville et cette ordonnance fut confirmée, plus tard, par ordre de l'Impératrice «Catherine Alexandrovna».

De même, les revenus de la ville, dont, ceux des foires de la St. Démètre et de la Ste Marie, furent concédés au monastère, par tous les Princes.

Ce n'est qu'à la suite de la protestation écrite des habitants, en 1645, que le Prince Mathieu Bassarab concéda un tiers des droits de douane revenant à la ville, aux habitants.

La police du bourg est aussi à la charge du Supérieur du monastère qui l'exerce par ses préposés.

Les pouvoirs du Supérieur sont tels, dans l'exercice de ses droits dans le bourg d'Argeș, que ni même le Chancelier du pays (le grand Logothète) ne peut les contrecarrer.

À la suite d'un conflit qui eut lieu entre les serveurs du Supérieur et ceux du Logothète, le vieux Vel-Logothète Miho recut cette admonestation du prince Mathieu Bassarab:

«C'est pour cela que je vous ai chargé, comme boyard âgé, de distribuer la justice et vous prenez parti pour votre serviteur! Il ne fallait pas, frère de femme de mauvaise vie, prendre son parti du moment qu'il était coupable!

Après lecture de cette lettre vous allez laisser les hommes du monastère en paix, car tel est l'ordre que je vous transmets.

Et selon cette lettre de Mathieu Bassarab, le Supérieur a la latitude de faire arrêter tout boyard qui ne respecterait pas les règles de la bienséance et qui viendrait faire la fête dans le bourg d'Argeș: «Enfin, celui qui sera surpris faisant la noce en cette ville, fut-il grand boyard, haut serviteur princier, militaire, ou n'importe qui, le père Supérieur pourra librement le dépouiller, lui prendre tout ce qu'il aurait sur lui et l'envoyer enchaîné ici, auprès de ma Seigneurie».

Bien plus, une terre appartenant à la ville leur fut prise en faveur du monastère.

C'est ainsi, qu'une première fois, on prit aux habitants, le quartier de Flămânzești, où était situé le monastère. En 1560 les habitants s'en plaignirent au Prince Pierre le Boiteux déclarant: «ne pas avoir cédé ce terrain de bon gré, mais qu'il leur fut pris de force par le Prince Bassarab (Neagoi) sans nul dédommagement». Le procès n'était pas encore terminé sous le règne de Mathieu Bassarab.

Plus tard, Mathieu Bassarab, en échange du tiers des revenus des octrois de la ville, accordé aux habitants, confirma la possession de toute la terre appartenant à la ville, au dit monastère.



Vers 1832, sur cette terre, «chaque habitant avait sa part, tandis que la forêt et l'étang étaient en commun». Les revenus de la forêt et de l'étang étaient attribués une fois aux prêtres de la ville, et l'autre année aux habitants.

Vu cet état de choses, les habitants déchoient de l'état florissant où ils se trouvaient jadis.

Alors qu'au XV<sup>e</sup> siècle il y avait encore des boyards du pays, qui résidaient à Argeș, tel l'époux de Marina, soeur de Jean Hunyadi: «Mamzil (sic) ab Argis»; vers 1530 on n'y mentionne que quelques négociants qui trafiquaient avec ceux de Brașov tels que: «Greo de Ardeș, Chirilă, Laurent, Stoica, Bratul, Belșe, Démètre, Berinsca, Georges, Dobrotă, Canciul, Pierre».

Plus tard, les documents ne mentionnent que leurs disputes avec le monastère.

Vers 1649, le judex et ses 12 conseillers, ainsi que tous les habitants d'Argeș, recevaient la lettre suivante de Mathieu Bassarab, en réponse à leur plainte vaine adressée à ce Prince: «Attendu que j'ai compris la manière dont vous vous comportez envers le monastère et les moines de Ma Seigneurie... auxquels vous adressez des paroles blessantes... que vous calomniez en leur jettant l'insulte qu'ils ont des relations avec vos femmes, et vu que par votre attitude le monastère et ses religieux sont tournés en dérision... tâchez de ne plus porter atteinte au monastère ou, sinon, je vous ferai tous chasser hors la ville comme il convient à des menteurs».

Même le judex de la ville est réduit au simple rôle d'exécuteur des ordres du monastère.

C'est ainsi que le Prince Nicolas Mavrocordat écrivait en 1720, à ce dignitaire, à la suite d'une plainte portée par le monastère contre lui: «Je te ferai venir ici et t'infligerai une punition telle que tu n'en as jamais eue».

En ce qui concerne la maison princière d'Argeș, aucune nouvelle ne nous en est parvenue.

Ce n'est qu'en 1694, que nous apprenons, d'un document de très grande importance, qui fixe aussi l'emplacement où se trouvait cette maison, que «les appartements princiers» existaient encore.

En cette année, un habitant vendit au Supérieur d'Argeș «un moulin situé en face du palais princier».

Il y a une dizaine d'années ce moulin subsistait encore sur la rivière de l'Argeș qui coule au bas des ruines actuelles de la cour princière.

Sous le règne de Constantin le Camu, le Patriarche Macaire, visitant Curtea de Argeș, son secrétaire, Paul d'Alep en parle en ces termes: «les maisons de ce bourg sont fort belles et ressemblent à celles du pays des Cosaques. Quelques Grecs y habitent et ils accompagnèrent le Supérieur du monastère venu nous recevoir».

Vers 1815, Sestini, lors de son voyage, trouva ce «Wrasce d'Argis» «habité plutôt par des tsiganes que par des Roumains: c'est un domaine princier, c'est-à-dire qu'il appartient au Prince».

La beauté de la position naturelle de la ville, «avec son église et ses montagnes» n'échappe pas à Clarke qui la compare au Tyrol.

Il admire ici, en 1818, les maisons, petites, mais extraordinairement propres, toutes en bois.

De même Kreuchely, en 1820, visita «la résidence des Hospodars de laquelle il n'est resté que quelques ruines».

Derblich dit qu'en 1859 la ville avait 700 maisons et 3500 habitants.

Enfin, parlant des ruines de la cour princière, l'Evêque Hilaire disait, en 1830: «elles résistent encore et nul roumain sensible ne peut les regarder sans un serrement de coeur».

#### CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES SUR L'ÉGLISE PRINCIERE DE CURTEA DE ARGEȘ

Jusqu'à ce que l'on ait commencé la restauration de l'église, ainsi que les fouilles, qui ont permis d'utiliser un nouveau matériel historique pour fixer la date de la fondation de l'Eglise Princièr de Curtea de Argeș, qui servait de chapelle à la cour de nos anciens Princes, le plus ancien renseignement sur cette église était celui que la chronique du pays donnait sous la forme suivante:

«De là (de Câmpulung), Radu Vodă Negru s'est fixé à Argeș et y a élevé également une grande ville. Il y fixa sa

capitale et construisit un palais en pierre, des atténaances princières et une grande et belle église».

Les inscriptions des cloches, qui furent refondues en 1812, mentionnent le même nom de Radu-Vodă Negru et l'année, fausse, comme celle de la chronique, 1290.

Toutefois, le nom du Prince, n'est pas pris de la légende ou de la chronique, mais a été reproduit d'après l'ancienne inscription, sur l'une des cloches, comme le prouve clairement l'inscription gravée sur l'une d'elles:

«Ces deux cloches, comme cela est écrit sur la plus grande, ayant été faites par feu Io Radul Nègru-Voevode, qu'il donna à son église de la ville d'Argeș, ont été refondues par Mgr. Joseph, Evêque d'Argeș, en 1812».

La version, conservée par la tradition de la chronique, est en grande partie vraie, comme nous le verrons.

Un premier pas<sup>1)</sup> pour fixer la date de la construction de l'église nous est donné par l'inscription fragmentaire slavone au dessus du panneau (fig. No. 37) reproduisant les portraits des fondateurs de l'église, et qui se trouve à gauche de la porte d'entrée, dans la nef de l'église, panneau dont nous parlerons, en détail, plus loin.

Pour le moment ce qui nous intéresse dans cette inscription c'est le nom de ГОСПОЖА ЕЖІРОЕЛІХІИ. Princesse de Hongro-Valachie, et qui se trouve à la troisième ligne du titre de la Princesse (fig. No. 39).

Nous avons vu précédemment que le nom de Hongro-Valachie apparaît, pour la première fois, en 1359, <sup>2)</sup> dans les actes de la chancellerie synodale de la Patriarchie de Constantinople, afin de distinguer les différentes «Valachies» se trouvant dans la péninsule balcanique.

Il résulte, donc, que la peinture de l'église a été faite au XIV<sup>e</sup> siècle, alors que l'État roumain, consolidé sous une forme définitive, avait une titulature bien fixée, laquelle se répète ensuite au cours des siècles.

La forme ЗЕМЛІ ЕЖІРОЕЛІХІИ apparaît, pour la première fois, dans la charte du prince Vladislav en faveur du monastère Vodița: ГѢНЬ ГЪСЕН ЕЖІРОЕЛІХІИ puis, dans un document non daté, du Prince Mircea, sous la forme de ЗЕМЛІ ЕЖІТРОЕЛІХІНСКОИ et enfin, pour la dernière fois, dans une forme phonétique similaire, dans un document du fils de ce prince, Michel: ГЪТРОЕЛІХІНСКОИ.

La forme habituelle, sous Mircea et ses successeurs, est toujours celle de ЗЕМЛІ ЕЖІТРОЕЛІХІНСКОИ.

Le deuxième document, découvert lors de la restauration de l'église, est le graffiti donnant l'année de la mort de Bassarab, écrit avec la pointe d'une pierre sur le mortier, entre deux rangées de briques, sur le mur nord de l'église: «En 1352, à Câmpulung est mort le grand Bassarab-Voevode» (fig. No. 9 et p. 21). БѢТЪ СѢЗЪ. ИИ ДАГОПЪАН ПРЪСТЪВНІСЪ БѢАНКЪ БІСІРІЯ БОНЕОДЪ.

Nous possédons encore d'autres graffiti de cette phase de la construction de l'église, alors qu'elle n'était pas encore crépée: sur la colonne gauche, en face de l'autel, on trouve gravé au canif le nom ІСРЪНКА ГЕЖА, (ou bien Evreisa (fig. No. 18), donc le nom d'une princesse; sur la même colonne: ІЗЪ ІКЪКІИ, et sur le mur à gauche de l'entrée, dans le vestibule, il y a un graffiti, écrit pendant que l'on procédait à la peinture de l'église: «Ορατ χ(ι)στ)έρμν: α(ι εδαν (γ)η'ισ-θ-μ-ν»)

La pierre tombale de l'enfant de Nicolas Alexandre Bassarab: Voislav, trouvée dans l'église et dont nous parlerons plus loin, est encore un document de ce XIV<sup>e</sup> siècle, quand fut bâtie cette Eglise Princièr d'Argeș, comme chapelle de la cour, telle qu'on en construira, par la suite, à Târgoviște, Bucarest, Yassi, auprès des palais princiers.

Il résulte, donc, de ces inscriptions, découvertes lors de la restauration des peintures de l'Eglise Princièr, ainsi que des fouilles qui ont été faites, ce que nous avons établi dans la partie historique de cette étude, à savoir: que l'église a

<sup>1)</sup> L'inscription de fondation de l'église, se trouvant peinte au dessus de la porte de la nef a été détruite et remplacée en 1827, par un panneau représentant le patron de l'église: Saint-Nicolas.

<sup>2)</sup> Le terme de Hongro-Valachie, employé par le chroniqueur byzantin Cantacuzène, se rapportant aux événements du temps de Basarab Voievode, est un terme toponymique contemporain à l'écrivain.



été bâtie par Bassarab, à l'époque où, ce Prince, afin d'être plus en sûreté, établit sa capitale à Argeș.

Bassarab n'a pu terminer son église par suite des événements guerriers qui ont agité son règne.

Du fait que l'église était dédiée à Saint Nicolas, et vu qu'à Curtea de Argeș il y avait, à l'époque de Mathieu Bassarab quatre églises dédiées à ce saint, on peut déduire que l'église a été bénie sous le règne de Nicolas Alexandre Bassarab, mais ce prince, n'ayant pu terminer cette église, a été enterré également dans l'Eglise Princières de Câmpulung (fig. No. 11).

A partir de Vladislas et jusqu'à Michel, fils de Mircea, nous avons vu que tous les Princes résident à Curtea de Argeș.

Vu que la titulature de **БѢГОРАДИИ**, donnée au pays, ne se rencontre qu'entre le règne de Vladislas et celui de Mircea, il reste bien établi que le Prince qui a terminé tous les travaux du palais et de l'église et, surtout la peinture, soit Vladislas ou bien Radu.

En conséquence, la supposition faite, à la suite de l'interprétation de certaines lettres ornementales, dessinées sur le bord des cols et les pans des habits des saints archidiacres Roman, Parmena et Etienne (v. fig. No. 85, 86) de l'autel, mais dont on n'a jusqu'ici rien pu déchiffrer, supposition selon laquelle la peinture de l'autel aurait été terminée en 1262, ne peut résister.

Le rapport des membres de l'Académie Roumaine: M. M. Onciul, Bogdan, Iorga ainsi que l'avis émis par M. Strzygowski<sup>1)</sup>, sont concluants: «Les inscriptions se trouvant sur ces pans d'habits sont habituellement simplement décoratives, sans avoir aucun sens».

D'ailleurs, on a trouvé une ornementation similaire sur la ceinture du saint fig. 245 et même, de vraies lettres, employées comme ornements, sur les habits des saints (fig. 290, 296).

La question de la date de fondation de l'église, sera élucidée dans les pages suivantes.

Parallèlement au déplacement de la capitale à Târgoviște, de l'importance prise par le monastère d'Argeș et de la décadence de la ville, l'Eglise Princières déchoit également.

Pendant environ 330 années rien ne nous parle de ce monument.

Parfois, un Prince, visitant l'église, inscrit son nom sur les murs (fig. No. 19), tel Vlad Voévode, lequel, à en juger par le tracé des lettres, caractéristiques du XIV<sup>e</sup> siècle, doit être l'usurpateur du trône de Mircea.

A l'époque de la visite de Paul d'Alep, on disait de cette église «qu'elle était la première bâtie à Argeș». Quelques Grecs habitaient Argeș lors de cette visite.

Quelques vestiges de cette petite colonie grecque se trouvent dans l'église même: Citons un graffite dans l'autel: «1623, mars, moi, (ou bien) Jean Mandoulos Logothète», puis une pierre tombale, taillée et employée, postérieurement, comme matériel pour le cadre extérieur de la porte de l'église. Sur cette pierre tombale on lit: «Ci git le serviteur de Dieu Guliecos Midipalitsas et il vécut 36 ans, puis mourut et fut enterré dans l'église du grand Nicolas. Ceci fut écrit par Jean son frère, A. D. 1634, février, 6, 7141».

Il serait difficile de dire les réparations subies par l'église au cours des temps. Il semble résulter, toutefois, des observations qui suivront, que l'église s'est conservée, dans sa forme primitive jusqu'en 1746, quand elle fut visitée par le métropolite Néophite.

C'est le 19 juillet 1746 qu'il visita «l'église de Radu Negru-Vodă, où se trouvent les reliques de la sainte martyre Philothée».

Attiré surtout par la beauté de l'église du monastère, il ne parle que très peu de l'Eglise Princières.

Voici tout ce qu'il dit: «la première église chrétienne qui fut bâtie en Valachie est celle-ci où se trouvent les reliques de la sainte martyre Philothée».

C'est ce haut prélat, sans doute, qui fut le promoteur de la restauration de l'église, qui devait se trouver dans un mauvais état.

<sup>1)</sup> Il faut ajouter que M. Strzygowski a demandé à voir les photographies des autres inscriptions de l'église. D'autant plus concluantes seront ses conclusions après les avoir connues.

Dans ce but, il s'adressa aux boyards de la région, les Balotești de Cepari et, surtout, aux Bucșăneștii de Corbeni, lesquels avaient fait construire, à la même époque, d'autres églises que le métropolite Néophite vint personnellement bénir.

Les inscriptions contenues dans les embrasures des fenêtres de l'Eglise Princières (fig. No. 20) nous donnent l'explication bien claire de la manière dont ces réparations ont été faites:

«Cette fenêtre a été embellie par le boyard Saudul Bucșănescul».

Dans l'embrasure de la fenêtre de la paroi nord, une autre inscription dit: «Cette fenêtre a été embellie aux frais du boyard Iordache Bucșănescu, vel (?) Pitar, Sept. dni. 16».

Dans l'embrasure de la fenêtre sud on lit:

«Cette fenêtre a été embellie aux frais d'Etienne Sinu Balotă Capitaine».

L'année, marquant la fin de ces travaux, manque, mais nous pouvons en fixer la date par déduction.

En 1747 le Métropolite Néophite, revenant à Argeș, s'arrêta à Pitești, dans une maison «du postelnic Sandul Bucșănescul».

A Argeș le haut prélat séjourna du 9 au 11 juillet. Le 11 de ce mois il se rendit au village Bucșănești, «de Sandul Log. za Vistierie».

Le dimanche 12 juillet, il officia à Bucșănești: «et j'y restais toute la journée, puis lundi j'y ai lu la messe, puis je suis resté ici encore cinq jours». Enfin, par la route de Topolog, le métropolite se rendit «à la cula de Steful Capitaine Balotă»: et «je suis arrivé à Cepari, dans la maison de Balotă où je me suis arrêté, puis dimanche le prêtre a officié la messe à l'église du village, et cette église est en pierre, datant de l'an 7041 (1533)».

Nous savons que le boyard Etienne Balotă le Capitaine, celui qui orna une des fenêtres de l'Eglise Princières et qui donna l'hospitalité au métropolite Néophite, descendait, par les femmes, de Dragomir, le grand vornic Cepari, dont l'église en pierre, bâtie en 1533, fu visitée par Néophite. Ce boyard fit élever, sur l'emplacement de l'ancienne église, une autre en 1752, et alors il fit peindre, aussi, entre les portraits des fondateurs, celui de sa sœur Philothée, Supérieure de couvent. Ce nom rappelle celui de Sainte Philothée de l'Eglise Princières, à la restauration de laquelle il contribua.

Les frères Sandul et Iordache Bucșănescul, qui avaient renouvelé les autres fenêtres de l'Eglise Princières, avaient leur terre à Corbeni et dans le hameau voisin: Bucșănești.

En 1747, lorsque Néophite officia à Bucșănești, il bénit l'église de ce village, reconstruite par Iordache Bucșănescu, capitaine à Loviște et par son frère Sandu, en remplacement de l'église de leurs ancêtres. A l'occasion de cette visite on a peint dans l'église le portrait du Métropolite Néophite, Métropolite «de tout le pays roumain», y ajoutant l'inscription suivante: «Lequel est venu ici, sous le règne de notre Prince Jean Constantin Nicolas Voévode, dans son deuxième règne, en l'année 7255 (1747), et on commémora, comme cela se doit, les fondateurs décédés, et on eu soin de leur ossements, puis on ordonna deux prêtres et un diacre».

On peut donc conclure que c'est entre l'année 1748, date quand fut terminée l'église de Bucșănești, et 1752, date quand fut terminée l'Eglise de Cepari, que l'on doit fixer la première restauration de l'Eglise Princières d'Argeș.

On peut admettre, comme date exacte, l'année 1751, marquée au canif, tout au haut de la paroi nord, extérieure de l'église, probablement par un des ouvriers qui travailla à la toiture: «Hrizea, année 1751».

Ce fut lors de cette restauration qu'on élargit et haussa les fenêtres, en les encadrant à l'extérieur de fleurs sculptées, (fig. No. 21), on fit l'iconostase en maçonnerie, (fig. No. 22) on dalla l'église, et on commença la première restauration de l'ancienne peinture du XIV<sup>e</sup> siècle.

Cette restauration totale a dû être motivée à la suite d'un incendie qui aurait détruit l'iconostase en bois et noirci les peintures, surtout celles des voûtes, lesquelles, exposées aux infiltrations de la pluie, se trouvaient dans le pire état.

Nous avons constaté des traces de cet incendie sur une pierre tombale (voir sur le plan No. 4, fig. 30), aux fenêtres des tours et sur les solives transversales des murs de l'église et jusqu'au narthex du monument.



C'est à l'occasion de la restauration de la peinture que l'on peignit les cinq scènes de la vie de Sainte Philothée, sur le pilier gauche, situé en face l'autel, scènes inspirées de la vie de la Sainte, reconstituée par le Métropolite Néophite (Fig. No. 23—26).

Les promoteurs de la restauration se sont adressés à Târgoviște, où une école de peinture florissait, bien que la Capitale eut été transférée à Bucarest.

Ce fut le peintre Radul<sup>1)</sup> le chantre, dont nous possédons un carnet d'esquisses, et dont l'activité se place entre 1740 et 1769, qui fut chargé de restaurer la peinture de l'Eglise Princièr.

Quelques unes des esquisses de son carnet représentent des scènes qui ne se retrouvent dans aucune église du pays autre que l'Eglise Princièr d'Arges, d'où il les copia en vue de ses futurs travaux.

La succession des scènes les plus importantes, comme le Christ bafoùé, le Portement de la croix, qu'il copia minutieusement, reproduisant jusqu'aux commencements des inscriptions en grec, marquées sur les phylactères des saints prophètes peints sur la tour, inscriptions qu'il ne pouvait pas comprendre, sont des preuves irréfutables qu'il a fait ces copies lors de la restauration de l'église.

M. I. Mihail insistera sur ce point dans son article de ce Bulletin.

Le travail du peintre Radul se borna, outre la peinture des scènes de la vie de Ste Philothée, à refaire entièrement la peinture recouvrant la voûte du naos, à peindre l'iconostase en maçonnerie, construit à la même époque, et à refaire, par superposition de crépi, à fresque, toute la peinture du mur se trouvant à droite de l'iconostase.

C'est à la même occasion que l'on a refait le dallage de l'église, qui fut rehaussé légèrement. On refit aussi la bordure de quelques pierres tombales qui existaient à cette époque dans l'église.

La guerre austro-russe de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle causa de grands dégâts au monument.

Il est probable que le feu y fût même mis, vu que la boiserie, formant l'ossature du nouvel iconostase, fait sous Néophite, est carbonisée.

Une inscription, sur une cloche fondue par l'Evêque Joseph, rappelle les événements:

« Cette cloche appartient à la sainte Eglise Princièr de la ville d'Arges, dédiée à St. Nicolas, où se trouvent aussi les saintes reliques de la martyre Philothée, laquelle église est bâtie par feu le bien heureux Radul Vodă Negru, le Premier Prince du pays, qui régna en l'an 6798 et qui a fait aussi cette cloche qui dura jusqu'à l'an 1788, quand, la Porte ottomane étant en guerre avec celle césarienne, la cloche fut détruite par les soldats, puis, aujourd'hui, en l'an 1812, sous le règne du grand Empereur de toutes les Russies, Alexandre Pavlovici, elle fut refondue par Monseigneur premier Evêque d'Arges, kyr Joseph, avec supplément de matériel fourni par mes soins, le très humble archimandrite Théodose, Supérieur du St. Monastère Kozanci. Par Georg Volf, maître fondeur de Sibiu. »

Le mauvais état dans lequel se trouvait l'église, à la suite de cette guerre, nécessita une nouvelle réparation totale, en 1827.

La plupart de l'ancienne peinture de l'église, du XIV<sup>e</sup> siècle, n'avait pas été atteinte jusqu'à cette date.

Divers graffites et inscriptions, nous le prouvent.

Le plus ancien graffite: 1415 se trouve sur le pilier gauche, en face l'autel.

Sur un mur de l'autel 1501. Sur le mur à droite de l'autel: 1531, et 1541. Dans le porche de l'église: 1700 et 1704. Sur le pilier droit en face l'autel: 1774 et 1812.

En cette année 1827, comme le prouvent deux inscriptions du peintre Pantelimon (fig. 27) l'une au haut de la tour et l'autre en bas, au dessus de la porte d'entrée dans le naos, on retoucha toute l'ancienne peinture de l'église, ainsi que celle due au peintre Radul; et les admirables fresques du mur ouest, représentant la Transfiguration, l'Assomption et la Fuite en Egypte, furent recouvertes de crépi, pour y peindre

de nouvelles fresques, copiées gauchement d'après les anciennes.

En même temps, on détruisit la peinture de tous les saints martyrs de la zone inférieure, pour en dessiner d'autres.

Toute cette peinture, que l'on a conservée dans les parties où la première peinture manque totalement, se reconnaît, non seulement par sa facture différente, mais aussi par le fait que toutes les légendes des saints terminent par trois points.

Lors de cette deuxième restauration, l'ancien carrelage fut remplacé par des dalles de pierre, et on enleva, en les brisant, toutes les pierres tombales quise trouvaient encore dans l'église; on ajouta deux vilaines tours sur le narthex de l'église, lesquelles sont reproduites sur le panneau représentant les fondateurs (fig. No. 37), mais ne figurent pas dans le dessein de Bouquet (fig. No. 3).

Sous le règne du Prince Bibescu une nouvelle restauration de l'église eut lieu.

Dès 1843, le magistrat de la ville intervenait auprès du souverain pour faire réparer l'édifice sur lequel tant de siècles avaient passés et dont les voûtes s'étaient disloquées.

Le 11 septembre 1847, nos très augustes Prince et Princesse ayant visité les travaux que l'on faisait à l'Evêché, par la trop grande bienveillance de Leurs Altesses, se sont arrêtés aussi à l'Eglise Princièr de cette ville, et voyant son dénuement, s'en sont appitoyées et ont donné à cette sainte église leis trois mille, par l'entremise de son curateur Vlaicu, Président du Magistrat.

L'argent fut donné « du paragraphe destiné aux monastères pauvres ».

Voici à quoi se réduisent les réparations faites sous le Prince Bibescu: on retoucha grossièrement les peintures de Pantelimon, surtout dans les zones inférieures et là où elles s'étaient détériorées, avec de la peinture à l'eau.

Au-dessus de l'iconostase en maçonnerie, datant de l'époque de Néophite, on en fit un en bois, en style gothique, d'après le modèle de l'iconostase en bois du monastère Dealu, dû probablement au même maître Friederich Scheller; et on fit même un horrible « lit-monument », « commandé à Vienne », pour les reliques de Sainte Philothée.

En même temps, on fit des contreforts extérieurs et, dans ce but, on boucha l'ancienne porte du naos de l'église (mur sud).

Les travaux durèrent jusqu'en 1857, la peinture des icônes fut terminée en cette année par le peintre Georges Antoni.

Constantin Brătianu, père de l'homme d'Etat I. C. Brătianu, fit bâtir les « chambres pour les malades » qui venaient demander guérison à Sainte Philothée. Safta Prij-beanca donnait pour l'entretien de ces cellules le revenu qui lui avait été légué par ses parents: Marie et le paharnic Grégoire Drăgănescul.

Le poète Démètre Bolintineanu et d'autres personnages contribuèrent pour que les réparations puissent être terminées.

Ivanca Pârvanovici, père de l'écrivain Gion, fit revêtir de fer les portes de l'église, en 1858.

Malgré cette réparation, l'église, en 1887, était sérieusement menacée, surtout à la suite de la faute commise par un prêtre qui coupa les tirants qui reliaient les piliers intérieurs entre eux. L'église fut confiée à Leconte du Noiuy pour être restaurée.

Vu qu'il y avait des craintes sérieuses d'effondrement, l'église fut fermée, le 9 Janvier 1894.

Afin de la consolider, on y apposa, à l'intérieur comme à l'extérieur, des étais.

En 1902, selon le rapport de l'architecte Gabrielescu, l'église se trouvait dans l'état suivant: « La tour principale fendue en tous sens, les voûtes relâchées, des morceaux prêts à s'en détacher. Les piliers intérieurs, qui soutiennent les voûtes et la tour, fendus et courbés; sur tout le corps de l'église on voit des fissures du haut en bas. »

C'est dans cet état qu'en 1911, après vingt ans d'abandon, la Commission des Monuments Historiques décida la restauration de l'église. Elle commença sous la direction remplie du sentiment de piété et de compréhension pour les restes du passé de M. Gr. Cerchez.

La restauration architectonique dura jusqu'en 1914, quand commença la restauration de la peinture par la collabora-

<sup>1)</sup> On ne déchiffre de la signature de ce peintre, posée au bas des scènes de la vie de Sainte Philothée, que la partie finale: (de Târgovi)ște.



tion expérimentée de M. Noroce, secondé par les peintres I. Mihail et G. Teodorescu.

En 1920 on commença les fouilles, que l'on continue faites dans le but de compléter les données sur cette intéressante église.

## CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES SUR L'ÉGLISE SÂNICOARĂ

Selon la tradition et d'après le style, l'église St. Nîcoară (St. Nicolas) avec sa grande tour-clocher sur le devant, à la mode occidentale, est une église catholique (fig. No. 28).

L'examen du matériel employé à sa construction permet de déduire qu'elle a été construite postérieurement à l'Église Princière, vu que le «tuf calcaire» n'y est utilisé que très sporadiquement, alors que ce matériel est employé constamment, comme pierre de taille, aux angles de l'Église Princière.

Nous savons que Marguerite, femme de Bassarab, Claire, femme de Nicolas Alexandre Bassarab et peut-être même Mara, femme de Mircea, étaient catholiques; c'est pour cette raison que le portrait de la femme de Mircea ne figure pas dans l'église de ce Prince à Cozia.

C'est donc à l'époque du règne de Bassarab que fut érigée cette église, à une époque où l'activité papale dans ces régions était si intense.

En 1369, Vladislav Bassarab reconnaît la juridiction sur les catholiques du pays à l'Évêque de Transylvanie Démètre, dont ils avaient dépendu «a tempore praedecessorum nostrorum» et recommande à tous qu'il soit bien reçu lors de ses visites pastorales.

En 1382, on crée même un évêché dans le pays, portant le titre de «Severini necnon parcium transalpinarum».

En 1390, cet Évêque vient se fixer dans la résidence princière de Curtea de Argeș. Son titre est le suivant: «Episcopus Argensis in Valachia».

On peut suivre jusqu'en 1603 la série des évêques d'Argeș lesquels officiaient, très probablement, à Sânicosară.

En 1602 toutefois, probablement par suite de la diminution de la population catholique à Argeș, Bernardin Querini, lequel portait encore le titre de «Episcopus Argensis», alla habiter Bacău, en Moldavie.

En 1603, ce même évêque, parlant de la nouvelle église cathédrale de Bacău, évoque celle d'Argeș: «loco ecclesiae Argensis in Transalpina, funditus eversae» (détruite du fondement).

En 1640, lors de la visite de Bakšici, on constate que les catholiques restés sans prêtres: «pian, piano sono divenuti heretici et doppio, scismatici».

En 1802, Clarke vit en état de ruines ce «temple romain». Bouquet, qui visita cette église (v. fig. No. 3), rappelle la légende selon laquelle «une princesse catholique, épouse du premier prince de Valachie, Negru Radu Vodă, descendant elle-même des Bourbons de Hongrie, fonda, dans les Carpathes, l'unique chapelle vouée au culte pour lequel ses ancêtres avaient porté si loin en orient la gloire de leurs armes».

Il semble, cependant, que vers le commencement du siècle elle fut réparée et rendue au culte orthodoxe.

Les fouilles faites dans l'église ont mis au jour quelques tombeaux de date très récente.

Les vieilles gens se rappellent encore les fresques de cette église et l'icône de Saint Nicolas qui se trouvait à la porte d'entrée.

## FOUILLES FAITES AU PALAIS PRINCIER

### A. Église princière, identification des tombeaux

Afin de compléter les renseignements que l'on possédait concernant l'Église Princière, on décida de faire des fouilles.

Après que les dalles posées en 1827 furent enlevées (fig. No. 29) on trouva, à une profondeur de 0,50 m. des restes du premier carrelage en briques, ainsi que, presque sur toute l'étendue de l'église, le mortier jaunâtre soutenant ce carrelage.

Entre le dallage supérieur et celui de base on trouva aussi le carrelage intermédiaire, en briques, datant de 1750.

Sous le carrelage inférieur on trouva, à la base de presque

tous les piliers du naos de l'église, une soustraction de mortier et de pierres de rivière qui reliait les piliers aux murailles de l'église.

Plus bas, on trouva, à la suite des fouilles faites selon un plan déterminé, à une profondeur variant depuis un mètre jusqu'à 1,50 m, quatorze tombeaux, contenant quinze squelettes, tous dans la nef de l'église et disposés comme suit: les tombeaux No. 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 11 rangés immédiatement devant l'autel. L'examen des squelettes a permis de déduire qu'ils appartenaient à des hommes jeunes ou même à des enfants. (Voir le plan fig. No. 30).

De l'examen des squelettes trouvés dans les tombeaux No. 7, 8, 9, 10 et 12 on déduit qu'ils appartiennent à des hommes mûrs, exception faite, peut-être, pour le tombeau No. 14, non identifié.

Les restes trouvés, permettent d'établir que les tombeaux No. 8, 9, 10, 12 et même 13 sont des tombeaux princiers, tandis que les autres les tombeaux des fils et parents des Princes que nous identifierons par la suite.

Le plus ancien des tombeaux doit être celui maçonné dans le soubassement en pierres de rivière du milieu de l'église, s'étendant entre l'autel et le soubassement qui reliait la base des piliers du côté ouest de l'édifice.

En effet, la place d'honneur dans toute église est le naos, l'angle sud-ouest, vers la droite de l'église. Mais comme l'ancienne porte de l'église, qui n'a été fermée qu'en 1850, s'y trouvait, le tombeau aurait été exposé à être piétiné. C'est pourquoi, on a choisi, comme emplacement d'honneur, le centre de l'église, sous la coupole du pantocrator (No. 8 sur le plan, fig. No. 30).

Dans ce tombeau, qui a été ou bien creusé ultérieurement dans le soubassement mentionné (fig. No. 31), ou bien maçonné spécialement dans cette énorme masse de mortier et de pierres, on a trouvé des fragments de crépi rouge qui ornait les bords supérieurs du tombeau.

Dans ce tombeau, fortement profané, on a trouvé les ossements de deux squelettes. Le crâne d'un de ces squelettes a été trouvé au-dessus du tombeau voisin No. 9.

On a également trouvé ici (No. 8) des fragments d'une inscription funéraire:  $\Lambda\eta\ \text{HC}\ \text{E}\text{'}\text{H}\ \text{X}\eta$  lesquels, rapprochés, donnent, sans qu'il puisse y avoir de doute à ce sujet, le nom de Vladislav, lequel, comme nous l'avons vu, est le premier prince qui résida constamment à Argeș:

$\text{[E]}\Lambda\eta\text{[A]}\text{HC}\text{[CA]}\text{E}\text{'}\text{H}\ \text{X}\eta$  (fig. No. 32, 33), (Vladislav en Jésus-Christ, Prince de Hongro-Valachie).

D'ailleurs, si on excepte l'église princière de Câmpulung, Vladislav ne pouvait être enterré ni dans le modeste monastère de Vodița, bâti par lui, ni à Tismana, lequel, comme nous l'avons vu, n'était pas encore commencé à cette époque.

Le fait que ce Prince a été trouvé avec sa femme dans un même tombeau — la boucle d'oreille et le bracelet trouvés en sont une preuve évidente — le fait que dans l'obituaire de l'église, Vladislav Voévode est commémoré avec sa femme Kérana, ne laisse aucun doute sur l'identité de son tombeau, et cela d'autant plus que tous les autres princes, sauf Radu, sont commémorés sans leurs femmes.

Le deuxième tombeau important est le sarcophage trouvé (au No. 10 sur le plan, fig. No. 30) sous un soubassement de blocs de pierres, épais de 25 cm., recouvert d'un grand couvercle de pierre (fig. No. 34).

Le fait que le squelette de ce tombeau se trouvait déposé dans un sarcophage, puis le fait que ce tombeau n'a pas été profané, ont contribué à ce que ce tombeau soit le mieux conservé.

Les détails sur la manière dont ce sarcophage a été trouvé sont donnés dans le journal des fouilles.

C'est exactement sur l'emplacement de ce tombeau que le rituel de l'église, consacré par une tradition séculaire, prescrivait la commémoration du fondateur de l'église, avec le gâteau des morts, le jour de la St. Nicolas, patron de cette église.

C'est là que l'on commémorait de génération en génération Negru Vodă, comme le dit la tradition populaire.

Bien avant la date de la découverte de ce tombeau, feu le professeur Tocilescu affirmait, en parlant de la soi-disant statue de Negru Vodă, «que la statue aurait été trouvée il



Y a longtemps, dans le mur de l'église, où se trouve l'ancienne entrée, où est enterré Radu Vodă Negru, c'est-à-dire là où se trouvent aujourd'hui les stalles impériales».

Et de fait, les stalles du Prince régnant se trouvaient devant le pilier où j'ai découvert le tombeau, et au chevet de ce tombeau.

Le curateur de l'Eglise Princière, invoquait, en 1843, lorsqu'il s'adressait au Prince Bibescu, afin de capter l'attention du Prince en faveur de cette église: «le tombeau où gît la cendre de feu le bien heureux Radu Vodă Negru».

En 1746 le Métropolite Néophite commémora le fondateur... à l'Eglise de Radu Negru». La commémoration fut faite près «de la grande pierre, dès que l'on entre dans l'église, vers la droite, et sur laquelle est sculptée l'image de Radu Vodă Negru».

Le ragusain Luccari, en 1601, qui connaissait de nombreuses légendes confuses sur notre pays, grâce aux traditions conservées dans sa famille, dès l'époque où ses ancêtres étaient venus en mission chez nous, était en mesure d'affirmer que «Negru-Voevoda fu sepelito in Argis».

De même, la chronique du pays nous dit, en parlant de ce prince, qu'il régna jusqu'à sa mort et fut enterré «dans son église d'Arges».

L'obituaire de l'église (fig. No. 35), recopié en 1803 d'après un autre plus ancien, datant au moins depuis 1812, commence en citant comme fondateurs principaux de l'église: Io Radul Voévod, Ana Doamna; Io Neagoie-Voévod, Despina Doamna.

Il ne peut donc y avoir de doute, bien qu'aucune inscription ne soit trouvée, que nous nous trouvons en présence du tombeau de Negru Vodă, comme les documents commencent à désigner Radu, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, ainsi que nous l'avons vu.

Le rituel de l'église a donc transmis pendant des centaines d'années jusqu'aujourd'hui, le nom du plus ancien fondateur, selon la tradition, des monastères du pays roumain.

D'ailleurs, le soin et le luxe avec lequel Radu Voévode fut enterré montre le souci que ce Prince et les siens ont dû avoir pour conserver sa mémoire.

Les dispositions que les Princes prenaient dès leur vivant, dans ce but nous sont connues.

Le Voévode Moïse, par exemple, en 1529, donna une terre au monastère de Tismana afin, qu'aussi longtemps qu'il vivrait, «on chante chaque semaine une fois, le soir, des prières et une seconde fois une sainte et divine messe avec distribution de «colivă» (gâteau des morts); et après la mort de ma Seigneurie, que l'on dise chaque année, une fois un requiem et le lendemain une sainte messe solennelle avec distribution, de colivă, et qu'il y ait un repas et distributions aux pauvres. Et nous te prions, très haut et miséricordieux Prince, que Dieu notre Seigneur élira pour être Prince de Valachie, en remplacement de ma très humble Seigneurie... de respecter notre désir... pour le salut et le bon souvenir de Ta Seigneurie».

Vu que des mèches de cheveux *châtains* ont été trouvées dans le tombeau de Radu, on peut déduire qu'il est mort jeune «ses jours ayant été abrégés», comme dit la charte de son fils Dan au monastère de Tismana.

Son portrait figure dans l'icone représentant la patron de l'église, qui se trouve à l'entrée, et où on voit le Prince, les cheveux flottants et une barbe *châtains*, agenouillé, tendant les mains en prière, devant le trône du Christ, comme les empereurs byzantins (fig. No. 36 et 110).

D'ailleurs, aucun des Princes antérieurs à Radu ne peut être identifié avec le squelette trouvé dans le sarcophage.

Le Grand Bassarab, comme le dit le graffiti trouvé sur le mur nord de l'église, est mort à Câmpulung. La tradition des actes concernant ce monastère ajoute, comme nous l'avons vu, que ses ossements y sont enterrés.

Puis la tradition concernant son physique, conservée dans le portrait de ce prince, que l'on trouve dans le *Chronicon pictum* (fig. 7), écrit en 1358, le représente comme étant âgé. Le mort du sarcophage, par contre, était un homme jeune.

Son fils, Nicolas Alexandre, est enterré sous la pierre tombale conservée, jusqu'aujourd'hui, à Câmpulung (fig. No. 11).

Vladislas, comme nous l'avons dit, est enterré au centre de l'église.

Le portrait de Radu et de sa femme Anne, se trouvaient, avant la restauration de la peinture, faite en 1827, égale-

ment à droite de la porte d'entrée dans le naos, sous un Christ les bénissant (fig. No. 37).

Ce panneau, ayant été détruit par le peintre Pantelimon — à l'exception du Christ — a été remplacé par un autre, fait probablement d'après un décalque du portrait primitif.

Il est resté de ce panneau du fondateur aussi une inscription fragmentaire, que nous examinerons plus bas.

L'identité de ce panneau avec celui qui se trouve aujourd'hui dans l'église épiscopale restaurée d'Arges, ne peut être contestée (fig. No. 38).

La figure maigre et allongée du Prince Radu de l'église épiscopale, d'avant la restauration, a été conservée de même dans la copie faite par le peintre Tătărașcu, pour l'Académie Roumaine (fig. No. 12).

Sur ce panneau, peint à l'époque du Voévode Neagoie, et que l'historien Odobescu a vu, avant la restauration du monastère, il y avait écrit: **IO RADU VOEVOD; GOSPOZAN GLO MHI.**

A Câmpulung, dans le Monastère Negru Vodă, il y a également un panneau reproduisant les traits de Radu Negru, fait, comme nous l'avons vu, en 1828, d'après l'ancien portrait qui existait dans l'église démolie de Mathieu Bassarab, et accompagné d'une titulature forgée d'après les chroniques: «le grand Radu Negru Voevod, premier Prince, fondateur du pays roumain», (fig. No. 13).

De même, dans le petit monastère de Negru Vodă, du village de Stoenesti (district Muscel), on a trouvé sous le panneau — reproduit dans cette publication — un autre panneau, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, fait du vivant du supérieur Joseph et qui représentait «Io Radu Negru Voévode» et son père «Io Nicola Alixandru Voevod» (fig. No. 10).

Sous ce panneau on voit une autre fresque, encore plus ancienne, représentant les mêmes princes fondateurs.

L'existence dans l'Eglise Princière de deux portraits de Radu Negru ne peut constituer une surprise.

Aussi à Lesnovo, en Serbie, le despote Oliver est représenté, dans l'église, bâtie vers la même époque que l'Eglise Princière, mais qui a été peinte quelques années plus tôt, deux fois, d'abord seul, dans l'église, et une seconde fois dans le narthex avec sa femme.

De même qu'à Lesnovo, ici aussi, le Prince représenté (fig. No. 37 et 110) est le fondateur de l'église qui l'a terminée, en la faisant peindre.

L'église que Bassarab bâtit, c'est Radu qui l'a terminée et c'est pour cela que la commémoration du fondateur se faisait devant son tombeau.

De l'inscription écrite par le peintre Pantelimon sur son panneau il n'est resté que le nom de **AMHI** = Doamna, (Princesse) de la titulature, qu'il semble que Leconte du Noüy ait recopiée pour son panneau du monastère d'Arges (voir fig. No. 38).

L'ancienne inscription du XIV<sup>e</sup> siècle, qui se trouve au-dessus du panneau, est détériorée malheureusement sur ses bords, de sorte qu'on ne peut lire que fragmentairement la titulature du Prince et de sa femme, dans la langue barbare des peintres.

Cette inscription a été écrite, après que le panneau eut été terminé, sur un tore sur lequel se trouvait l'ornement fig. 264, lequel, ayant été recouvert d'une couche de couleur, on y a superposé les lignes slaves notées à la page 50, et dont voici la traduction:

«...très croyant Voévode et seul seigneur,

...du pays de Hongro-Valachie et Souverain de tout le territoire de sa domination.

...en Jésus-Dieu la très croyante et Souveraine du pays de Hongro-Valachie et de tout son territoire».

Il devait certainement y avoir, sur le tombeau de Radu, une pierre, de même qu'il y en avait sur les autres tombes.

La tradition veut que la pierre qui recouvrait la tombe de Radu soit celle, très mutilée, qui représente un Prince, aux cheveux flottants, une couronne sur la tête, les mains croisées sur la poitrine, sur un lit mortuaire, également représenté (fig. No. 43, 45, 46).

La chronique roumaine de Cantacuzène affirme qu'après la mort de Radu Negru «on lui fit aussi une statue en pierre, et elle se trouve dans le narthex de cette église».

Nous avons vu, cependant, qu'au temps du métropolite



Néophite, cette pierre était posée à côté, ou sur la tombe de Radu Negru.

Cette pierre, toutefois, n'est pas celle qui recouvrait la tombe de Radu, comme la tradition l'affirmait.

Cette pierre n'est sculptée que sur un seul côté, alors que les trois autres bords sont bruts; elle ne pouvait donc recouvrir qu'un tombeau situé dans un angle de l'église, et collée aux deux murs formant l'angle.

Ce tombeau ne peut être que celui indiqué sous le No. 13, sur le plan (fig. No. 30). Nous avons trouvé les traces de son encastrement dans le mur (Voir le journal des fouilles).

Enlevée de l'église, afin d'y laisser plus d'espace, cette pierre fut mise au-dessus d'une autre (fig. No. 40) — qui était cette fois la pierre originale, recouvrant le tombeau de Radu, — dans le narthex de l'église et c'est ainsi que fut créée la légende de la statue de Radu Negru.

Une pierre, ainsi sculptée sur un seul bord, ne pouvait être faite pour le tombeau de Radu, libre sur tous ses côtés.

La seule pierre appropriée à ce tombeau doit être celle (fig. No. 40—42) qui se trouve également aujourd'hui dans le narthex de l'église, décorée à l'orientale avec des ornements en méplat sur les deux côtés les plus longs, avec une rosette et un arbre sur la face supérieure et une croix sur le côté terminal, la pierre restant brute sur le côté opposé.

L'examen de tous les tombeaux trouvés dans l'église montre que cette pierre ne pouvait être placée que sur deux tombes: ou bien sur celle du chevalier (No. 2 sur le plan) ou bien sur la tombe de Radu, vu que seules ces deux tombes se trouvent aux pieds des piliers de l'église, contre lesquels le côté de la pierre tombale, resté non sculpté, pouvait s'enclaver.

Si cette pierre avait été posée sur la tombe No. 2, sa hauteur aurait empêché la circulation devant l'autel, et d'autre part l'importance du personnage enterré ici n'était pas assez grande pour justifier une telle pierre tombale.

D'ailleurs, j'ai trouvé sur cette tombe (No. 2) un fragment de dalle.

Cette pierre ne pouvait donc être mise que sur la tombe de Radu, se trouvant contre le pilier de l'église; elle ne couvrait que la moitié du tombeau, afin de ne pas empêcher la circulation dans l'église.

Au No. 9 du plan (fig. No. 30) on a trouvé le tombeau d'un Prince qui conservait encore sur sa tête un diadème en perles fines, ainsi que le cordon qui l'attachait autour de la tête (fig. No. 44) diadème de même facture que celui de Radu Negru. Ce tombeau cependant avait été fortement profané.

On a trouvé aussi quelques fragments de sa pierre tombale, avec une inscription dont les quelques lettres ne permettent pas de lire un nom.

Ce tombeau ne peut être que celui de Dan, fils et successeur de Radu, mort au cours des combats livrés contre Sișman, le Tsar de Târnovo, et qui est commémoré dans l'obituaire de l'église.

Au No. 13 du plan (fig. No. 30), à l'angle nord-ouest de l'église, on a trouvé un tombeau, entièrement profané, et sur lequel se trouvait la pierre tombale attribuée à Negru-Vodă (fig. No. 43—46). Ce tombeau doit être celui de Dan II, fils du précédent, lequel, comme nous l'avons vu, résidait de préférence à Argeș et qui est commémoré dans l'obituaire de l'église.

Le tombeau du No. 7 (sur le plan, et fig. No. 47), trouvé non profané mais effondré, contenait les ossements d'un parent princier. Ce fait résulte de ce qu'on avait d'abord préparé pour ce mort un sarcophage en dalles rapprochées, dont les parois intérieures étaient peintes en rouge, comme pour les Princes.

On ne sait pour quels motifs on renonça à ce placage, trouvé à côté, non utilisé, et on construisit un caveau, en briques, en forme de cercueil, lequel, s'étant effondré, écrasa le squelette. C'est dans ce tombeau que l'on a trouvé les bagues avec inscription slave et allemande que nous décrirons dans un autre chapitre. Les lettres de l'inscription slave, gravée d'une manière grossière, à Brașov probablement, d'après un dessin fait dans le pays et que le graveur, dans son ignorance du slavons, n'a pu exactement imiter, m'ont donné, en première lecture (fig. No. 48): **АѢННЮѢ ДОБѢ НРЪСТѢ**.

Vu que, ainsi que me l'a expliqué M. Filow, directeur de l'institut archéologique de Sofia, le troisième mot devait être lu **НРЪСТѢНЪ**, j'ai supposé que le nom antérieur devait être celui du possesseur de la bague, que je croyais être Vlasdislas ou bien Laslo de Doboca.

Cependant, comme ce nom ne pouvait être déduit de cette inscription, j'ai considéré, dans une deuxième lecture, la première lettre comme un N incomplet et j'ai lu: **НННДОУ**.

Si on examine bien la IV-e lettre on voit que c'est plutôt un H qu'un A, d'autant plus que le D est très bien dessiné à la septième lettre du mot et d'autre part si, pour la première lettre nous ne pouvons concevoir une autre que N, mais dessiné d'une façon incomplète, alors la troisième lettre doit être considérée également comme N, mais écrite renversée par une main peu sûre H.

Ceci étant donné, la seule lecture possible reste: **НННН ОУДОЕЪ НРЪСТѢНЪ**.

(La bague de Nan Udobă).

Nous savons du chrysobulle du Voévode Mircea, du 20 mai 1388, qu'il a donné au monastère Cozia «le village du boyard Nan Udobă».

C'est donc lui le mort qui, en sa qualité de parent du Prince, est enterré dans ce tombeau. En tous cas, ce ne peut être un membre de la famille Doboca, dont l'existence dans le pays n'est par rien prouvée.

Les relations de parenté entre la maison de Doboca et celle des Bassarabs, affirmée par Vladislas, ne résulte pas, à mon avis, du mariage de son père Nicolas Alexandre avec Clara, «noverca», marâtre de Vladislas, mais de celui de sa grand mère Marguerite avec Bassarab.

Ce n'est qu'ainsi que Vladislas Bassarab pouvait considérer Vladislas de Doboca comme «noster caro et sanguis et genitura».

Le tombeau No. 14 du plan, n'a pu être identifié.

Le tombeau No. 12, du plan, creusé à la droite de celui de Négru Voévode, ne peut être que le tombeau de sa femme. A une époque que l'on ne peut préciser, on aura enlevé tous les ossements qui ont été déposés dans un petit ossuaire creusé aux pieds du tombeau de Radu.

Enfin le tombeau No. 11 du plan, situé entre ceux de Radu et de sa femme, ne peut être que celui du fils et corrégent de Radu, nommé Vladislas, comme l'indiquent les monnaies, vu que son crâne portait le diadème princier. Il est mort à une époque quand tous les emplacements devant l'autel, destinés à ceux qui étaient morts jeunes, étaient entièrement occupés.

Des tombeaux No. 1—6, en face l'autel, deux présentent un plus grand intérêt: No. 2 et 6.

Au chevet de la tombe No. 2 (fig. No. 49), sur le pilier au pied duquel la tombe a été escavée, le peintre a représenté un chevalier, dans son costume typique, avec cotte de mailles, braies rouges, chausses bleues, épée au côté, et sur le bouclier posé à ses pieds, un casque à crinière rouge. Une lance est fixée en terre. Le chevalier tient les mains tendues vers l'icône du Christ, peinte au haut de ce panneau. Parmi les ossements de ce squelette on a trouvé une plaque d'applique représentant également un chevalier. (voir fig. No. 74 et planche No. VII).

Ce squelette ne peut être que celui du chevalier peint sur le pilier au pied duquel il fut enterré.

Au No. 6, dans une tombe complètement profanée, on a trouvé, outre des vestiges de vêtements, des boutons, une bague, un diadème fait en lamelles d'or, une aigrette en argent (fig. No. 75) et une pierre tombale aux armes des Bassarabs, — un écu, — et cette inscription fragmentaire: (fig. No. 50).

**[V]ОИСЛАВЪ ДѢТЕ [V]ЕЛ[ICA]ГО ЯВЕРК[AN]ДРЪ  
БОГЕОДЪ ПОЧИ ЛЦЯ ГЕНІР**

«Voislav, fils du grand Alexandre Voévode, s'éteignit au mois de janvier»).

Attendu que tous les tombeaux situés devant l'autel No. 1—6, contenaient des squelettes d'hommes très jeunes, on en a déduit, sur la base de l'inscription de Voislav, que c'é-

<sup>1)</sup> Même en supposant, par impossible, la lecture Voislava dăstere (de Voislava fille de ..) je maintiens les conclusions tirées de l'existence du tombeau au pied de l'autel.



taient ceux des fils des Princes régnants, enterrés au pied de leurs parents.

Vu, d'autre part, le portrait de chevalier peint sur le pilier, au pied duquel se trouvait son tombeau, ou en a déduit, par analogie, que tous ces fils de Princes régnants, ou de parents de Princes, étaient des chevaliers, dont les portraits devaient se trouver sur les piliers aux pieds desquels ils furent enterrés, portraits détruits à la suite des restaurations successives.

Et l'existence de la féodalité chez nous ne peut nullement surprendre.

L'Etat et la société roumaine du XIV<sup>e</sup> siècle, furent organisés d'après le modèle de la Hongrie angevine.

Celle-ci avait été organisée féodalement par Charles Robert, selon le modèle de l'Etat français et napolitain.

C'est ce souverain qui donna une organisation féodale à l'armée, aux bourgs, à la noblesse, comme en occident.

Toute propriété foncière, tout possesseur de fief devaient assurer à son suzerain féodal un nombre déterminé de combattants.

C'est également Charles Robert qui conféra à la classe nobiliaire des armoiries, par propre autorité royale.

Il est évident que nos Princes, en relation de vassalité réelle ou fictive avec les Rois de Hongrie, n'ont pas échappé à cette organisation féodale, laquelle, vu les luttes de classes de l'époque, convenait admirablement bien pour fortifier l'autorité de nos Princes.

Nous avons donc eu une féodalité et une chevalerie, selon les pratiques de notre église, et que les Etats balcaniques n'ont pas connus.

De même qu'en Hongrie, à l'époque de Louis le Grand, il y avait des «barones nec non proceres et nobili regni», de même, sous le Voévode Vladislav, nous avions une classe nobiliaire «barones», dont faisaient partie les «castelani, comites, iudices», mentionnés par lui dans les documents.

C'est des rois de Hongrie que les Bassarabs ont comme blason un écu coupé de barres sur le champ gauche et libre sur le champ droit, armes que nous trouvons sur la tombe de Voislav, sur les boutons de Radu, sur les monnaies de Vladislav et de Radu-Voévode.

Même les plaques en terre cuite, trouvées lors des fouilles du palais princier (fig. No. 81—84), reflètent la vie féodale de cette société roumaine.

Les fouilles faites dans le porche de l'église ont mis à découvert des tombeaux peu importants, d'une époque récente, et les tombes de la famille de Constantin Brătianu, qui n'ont pas été explorées.

Dans l'église St. Nicoară, outre le tombeau No. 5, (voir le journal des fouilles) où le squelette trouvé semble avoir été, à en juger par les débris d'étoffe de couleur violette, celui d'un évêque, tous les autres tombeaux, rangés de la même manière que ceux de l'Eglise Princière, ne présentent aucun intérêt particulier.

#### B) FOUILLES FAITES DANS L'ENCEINTE DU PALAIS PRINCIER

Des fouilles — qui continuent — ont fait apparaître la maison princière (fig. No. 51) dont les murs ont, aujourd'hui, jusqu'à 8 m. de hauteur; ces ruines se trouvaient cachées parmi les décombres et les couches d'ordures ménagères de la ville, déposées sur cet emplacement qui formait un terrain vague. Le palais avait, sur le devant, avec vue sur les montagnes, une grande véranda couverte, au-dessous de laquelle était l'entrée des caves; la maison avait un étage. Bien que les murs ne soient qu'en bloc de pierres de rivière, fixés par du mortier, il y avait de beaux cadres gothiques aux portes et fenêtres, ressemblant beaucoup à ceux du palais princier de Câmpulung, trouvés près de l'église dans la Cour du monastère de Câmpulung, lors de fouilles récentes. (fig. 160.).

De belles fresques décoraient les parois intérieures, et des consoles avec l'aigle des armes du pays, soutenaient les voûtes des trois grandes chambres. Des plaques en terre cuite, avec ornements variés, décoraient les poêles ou les murs.

On a mis à découvert, également, les fondations des dépendances et du passage de la porte d'entrée, auprès de laquelle

se trouvait une cachette en forme de puits, non encore explorée.

L'un des piliers de cette porte existe encore et a une hauteur de trois mètres environ.

Les fouilles, qui continuent, peuvent réserver de nombreuses surprises (voir le plan fig. No. 2).

#### CONSIDÉRATIONS ARCHÉOLOGIQUES SUR LES OBJETS TROUVÉS À L'OCCASION DES FOUILLES

Les résultats des fouilles d'Arges sont d'une importance extraordinaire pour connaître la vie roumaine au moyen âge et une contribution précieuse pour toute la vie médiévale.

En France M. Migeon du Musée du Louvre qualifie ces résultats de «belle trouvaille» et M. Enlart ajoute: «de tout premier ordre». En Autriche M. Strzygowski les nomme: «wundervolle Funde»; en Allemagne M. Ohlenroth du Maximilians Museum: un «admirable trésor»; M. Pinder de l'Institut pour l'histoire de l'art de Leipzig: «bemerkenswerte Funde», M. Roth, le spécialiste transylvain: «hochbedeutende Funde».

En Angleterre M. Dalton, du British Museum ajoute: «du plus grand intérêt».

Car, en général, «les joyaux personnels du moyen âge sont rares, plus rares que ceux d'une époque plus ancienne, lorsque de tels objets étaient enterrés avec les hommes ou femmes qui les portaient».

«C'est pour cela qu'elles attirent davantage l'attention, elles nous dévoilent la partie non agressive de cette vie féodale que nous associons habituellement à l'esprit d'aventure et au corps continuellement sous les armes», dit M. Dalton.

Des bijoux en or, du moyen âge, se trouvent rarement dans les tombeaux, ou «du moins pas dans la même profusion» qu'à Arges.

Ces découvertes ont en plus pour les Roumains l'importance qu'elles apportent une nouvelle contribution à la chronologie de l'époque obscure des commencements de notre histoire.

#### Habillement

La tunique du Voévode Radu, trouvée dans le sarcophage, en pourpre, mais aujourd'hui, par décoloration, de couleur marron, serrée au corps, descendait jusqu'à la moitié des fémurs. Fortement échancrée au cou, elle ferme sur le milieu du corps, par une rangée de boutons en or — environ 30. (fig. No. 52).

Les manches, également étroites, dépassent le métacarpe, s'y évasant.

Elles sont pourvues également d'une rangée de 20 boutons environ, cousus sur toute la longueur de l'avant-bras.

Trois zones d'une passementerie, formée d'un ornement en perles, disposé en trois lignes sinueuses: au cou, sur la poitrine et à la ceinture sous le cordon. Sur les épaules de la tunique, il y a trois rangées du même ornement.

Deux petites rosettes en perles fines décoraient les coins des basques de la tunique; d'autres rangées de perles fines, en un dessin ondulant, décoraient la manchette de la tunique et les coudes, lesquels étaient également ornements d'un galon en fil d'or.

Les longues chausses médiévales et les pantoufles à la poulaine, selon la mode polonaise, répandue dans toute l'Europe à cette époque, à la pointe d'autant plus longue que l'importance du personnage était plus grande, ont disparu sans laisser de trace, laissant les os des jambes à découvert.

L'existence de cette partie du costume est constatée par le portrait du fondateur sur l'icône du patron de l'église (fig. 110), d'un deuxième portrait qui se trouve dans le naos de l'église, du portrait de Câmpulung et surtout du portrait de Bassarab (fig. No. 7).

Cette tunique, si riche et de cette facture, est caractéristique du XIV<sup>e</sup> siècle, siècle du luxe et des nouveautés.

Le costume, surtout celui peint dans l'icône du patron de l'église, a une grande ressemblance avec le costume de Louis le Grand de l'église Mahnkroge, caractérisé par la tunique étroite, «schecke», les chausses et les longues pantoufles à la mode au XIV<sup>e</sup> siècle.



Les sculptures de Prague, à St. Wenzel, celle de l'église St. Etienne de Vienne, reproduisent les mêmes costumes.

Sous la tunique, il y avait une sorte de veste, dont il n'est resté que la bordure du cou, des manches, ainsi que le milieu de la poitrine, ornée de perles fines.

La bordure de cette partie du vêtement, dépassait le col de la tunique et l'ouverture des manches.

Sous le menton du Voévode on a trouvé une dentelle en point de Venise, figurant un ornement en soie, alternant avec un autre en fil d'or, travaillée dans le genre des fameuses dentelles vénitiennes, «punto a gropo» (fig. No. 53).

Il est possible que cette dentelle était attachée à la bordure en perles fines de la veste qui se trouvait sous la tunique, vu qu'à l'extrémité de cette bordure on trouve des fragments du tissu en forme de croix du bord inférieur de cette broderie, laquelle devait se rabattre sur tout le col de la tunique, les glands dirigés vers le bas.

Le diadème mis sur la tête du Voévode: une cordelette entourée de perles fines, disposés en forme de losanges, était terminé par trois fleurons en croix, maintenus, par derrière, à l'aide d'une chaînette en fil d'or. Ce diadème, terminé par une sorte de tresse, tombant sur la nuque, ressemble beaucoup à celui qui figure sur la monnaie de l'empereur Théodose (fig. No. 54) et avec la couronne du portrait du fondateur que l'on voit sur la peinture représentant la consécration de l'église (No. 110).

Il est à remarquer que les couronnes, à cette époque, étaient de forme très basse.

La coiffure du Voévode, aux cheveux flottants sur les épaules, qui se trouve aussi sur le portrait ci-dessus mentionné, sur celui du «chevalier» et du personnage qui se tient debout devant Bassarab (fig. 7) est également caractéristique de cette époque.

Mais ce qui attire surtout l'attention dans le costume de Radu c'est la splendide large ceinture, mise au-dessus de la petite ceinture (un cordon), brodée en fil d'or et ornée de perles fines, disposées en losanges, aux angles desquels il y avait de petites étoiles d'or (fig. No. 55 et planche No. X). La manière dont cette ceinture était mise sur les hanches et la richesse de l'ornementation sont caractéristiques de cette époque. Les dimensions de cette ceinture sont: 0,79 x 0,05 m.

Il est évident qu'elle ne peut être comparée à la ceinture décrite dans l'inventaire de la famille Visconti de 1389: «Una cintura d'oro con fermaglio, con zaffiri, due balassi, quarantasei perli, trenta quattro grosse, cinquantasei diamanti et dieci once di perle piccole». Ou bien à celle de Charles V de Valois: «une sainture, en laquelle a soixante assiettes et en trente d'icelles, a, en chascune, deux saphirs, deux rubiz, et quatre grosses perles, et en chascune des autres trente assiettes, a ung ruby ou myliu; et ou mordant dela dicte seincture à cinq gros saphirs, cinq rubiz, quatre diamans, et vingt grosses perles; et en la boucle a troys gros rubiz et six petiz, trois gros saphirs, quatre dyamans et seize grosses perles». (Selon M. Dalton).

Toutefois, par sa richesse et surtout par son fermoir en commun, dont nous parlerons, elle peut leur être égale.

Sur le corps de Négru Vodă enfin, on a trouvé aussi le snaire décoré du *svastika*, lequel, de même que tous les vêtements trouvés, sont d'origine italienne. (Voir la planche coloriée No. XI).

On a également trouvé, servant à lier les mains, une bande brodée de perles fines, formant la croix patriarchale (fig. No. 144).

Si on examine maintenant le costume du chevalier peint sur le pilier, au pied duquel se trouve sa tombe, en cotte de mailles, outre l'écu en forme de triangle équilatéral, caractéristique de ce siècle, l'épée et sa garde sont également caractéristiques de cette époque, et ressemble à l'épée des Bassarabs (fig. No. 7) et à celle figurée sur la terre cuite trouvée lors des fouilles du palais princier (fig. No. 84, voir aussi planche No. VII).

Les restes de vêtements trouvés dans les autres tombeaux portent tous l'empreinte de cette même époque.

Un fragment de ceinture, décorée en losanges, comme celle de Radu, mais plus petite, a été trouvée aussi dans le tombeau d'Udobă.

Des bordures en fil d'or, de même largeur, et de même

tissu, ont été trouvées dans ce tombeau également, ainsi que dans le tombeau No. 5 fig. 30.

Le beau galon en fil d'or tressé, trouvé dans le tombeau No. 13, a une grande ressemblance, comme dessin, avec les ornements en pierre de la même époque (fig. 56).

#### Orfèvrerie

Un fermoir en or (ayant comme dimension 9½ cm. x 8½ cm. et un poids de 280 gr.) fermait la grande ceinture, dont nous avons parlé, de Radu Negru.

Ce fermoir représente un château médiéval avec deux tours polygonales aux angles, traversées de rainures d'archère (fig. No. 57 et planche No. X).

L'ouverture du fermoir se faisait par ces deux tours, dans lesquelles les extrémités de la ceinture, terminées par une plaque en métal munie d'oeillets, étaient fixées par un clou en or, traversant chaque tour et l'oeillet de la ceinture ainsi fixée.

Toute la partie centrale du fermoir, représentant un château, est mobile, pivotant sur des charnières reliant la partie centrale aux deux tours, de sorte que l'ensemble de cette pièce d'orfèvrerie donne l'impression d'un triptyque.

Le château, proprement dit, constitue la partie centrale, tandis que les côtés latéraux se perdent, par un effet de perspective, vers le fond où s'élève le donjon.

En face du portail que surmonte une arcade gothique, en forme d'accolade, il y a, à droite et à gauche, deux fanaux de la hauteur du château.

Dans le balcon précédant le portail il y a un cygne à tête de femme (en bronze) qui se projette sur un fond en émail bleu, figurant les ombres, au fond du portail.

À droite et à gauche du portail il y a deux échaugnettes, dans celle de droite se tient un noble coiffé d'un bassinet avec queue. Il entretient une conversation avec la dame qui se trouve dans l'échaugnette de gauche, une main sur la colonne du fanal.

Toute cette pièce présente, comme facture, une quantité de particularités caractéristiques au XIV<sup>e</sup> siècle.

L'arc en accolade n'apparaît que fort rarement au XIII<sup>e</sup> siècle, et ne se généralise que vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle en architecture.

Le costume du noble de l'échaugnette, avec son bassinet à queue, est caractéristique du XIV<sup>e</sup> siècle italien (fig. No. 58).

Cette coiffure ne se rencontre que rarement en France en 1119, dans le portrait de Charles le Bon, comte de Flandre, sur une pierre tombale de 1304, en Allemagne; dans les costumes des chasseurs représentés dans le Livre du Roy Modus de 1320; par contre cette coiffure est très fréquente dans l'Italie de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

On la voit dans le portrait du peintre Memmi, de Cimabue, de Can Signorio, Petrarque, et même en Espagne, à Grenade, au plafond du palais des Rois maures, peint par des Italiens, où tous les chevaliers sont représentés de même, car: «la visière du bassinet du chevalier sont des objets qui caractérisent surtout les costumes italiens de cette époque».

La manière dont les cheveux de la Dame de l'autre échaugnette sont coiffés, avec boucles tombant sur les tempes, est encore une caractéristique italienne du XIV<sup>e</sup> siècle (fig. No. 59).

Dans l'art industriel l'arc en accolade n'a été employé que dans l'encensoir de Tismana, dont nous parlerons, et dans un reliquaire, de saint Florin de provenance italienne, trouvé à Cracovie et donné par la Reine Sophie à Vladislav Jagello en 1423 (communication de M. P. Panaitescu).

Enfin, un autre élément, commun aussi au fermoir de Louis le Grand de Hongrie, est représenté par les cheminées de poêles que l'on voit surgir au-dessus des appartements, et qui apparaissent vers la même époque aussi dans une estampe représentant le Louvre au temps de Charles V († 1380).

Nous possédons, enfin, en Roumanie aussi, une pièce de comparaison à peu près contemporaine à ce fermoir: c'est l'encensoir de St. Nicodème de Tismana, lequel représente également un château avec tours rondes, surmonté d'une tour d'église et qui, selon la tradition, représenterait le château de Bude.



Cet encensoir avait été donné au monastère de Tismana par le Roi Sigismond (fig. No. 60, 61).

La signification du cygne à l'intérieur du portail n'a pu être donnée.

Habituellement, sous les arcades (voir l'encensoir de Tismana et le reliquaire des Jagelons, à Cracovie) il y a un personnage, tandis qu'ici un cygne.

Est-ce un symbole ou une simple forme phantaisiste, comme le pense M. Dalton, cet oiseau que l'on voit aussi sur le fer-moir trouvé dans le trésor de Chalcis?

Est-ce «l'immaculata»? un symbole du «hortus conclusus»? ou bien la légende de l'antique Léda? ou bien est-ce le signe des croyances védiques, le symbole du feu de la lumière, ou bien encore une sirène habile à révéler les secrets de la vie?

Une réponse n'a pu encore être obtenue.

\* \* \*

On a trouvé dans le tombeau quatre bagues: deux de Radu trop grandes pour ses doigts et donc héritées (fig. 62 et 63 (le premier) et planches XII, XIII) et deux bagues plus petites faites à la mesure de ses doigts et empêchant les autres de glisser. (fig. 65, 66).

La bague No. 63 présente une échancrure de laquelle sort une proéminence sur laquelle est enchassé un cristal de diamant en forme de pyramide. Une inscription, sur fond de niello, sur le corps de l'anneau, contient la salutation angélique: «*Ave Maria, gracia plena dominus te(cum)*», (fig. No. 63), écrite en majuscules gothiques ou lombardes, comme les désigne M. Dalton. La bague est en or, d'un diamètre de 200 mm. et pèse 10 gr.

Une autre bague, également héritée, est à chaton, sur lequel est enchassée une pierre rouge, antique, reproduisant une tête de femme (fig. 62). Les bords de l'anneau sont ornés de losanges. Sur le corps de l'anneau il y a également une inscription, talismanique, extraite des évangiles (Luc. IV, 30):

† *Jesus autem, transiens per med(i)um illorum, ibat*.

Près de la monture, l'anneau est décoré d'une étoile à huit angles, sur l'une des faces il y a l'inscription: AL-MA qui pourrait être le nom de l'orfèvre: Alexander Magister, mais avec une plus grande probabilité les initiales d'Alexandre Bassarab et de sa première épouse Maria, mentionnée dans l'obituaire de Câmpulung; cette bague d'alliance aurait été héritée, par Radu-Vodă de son père Nicolas Alexandre Bassarab.

L'écriture majuscule ou lombarde de ces inscriptions, ne prédomine en France que jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, pour être remplacée par la minuscule gothique, mais elle prédomine en Italie et en Orient au XIV<sup>e</sup> siècle.

Des inscriptions similaires avec *Ave Maria* se trouvent en France sur une crosse épiscopale et un triptyque du XIII<sup>e</sup> siècle.

On en trouve au XIV<sup>e</sup> siècle sur un fond baptismal de Mediaș.

Des inscriptions similaires à celle de la bague *Iesus*, se trouvent sur une bague, datant du XV<sup>e</sup> siècle, à l'ancienne bibliothèque impériale de Paris.

M. G. Brătianu en a trouvé une en Italie, M. Dalton a eu l'obligeance de me faire savoir qu'il y en avait aussi au Musée Britannique.

On trouve, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, de nombreuses bagues, portant l'inscription évangélique «*Verbum caro factum est...*» en Italie, et même dans le trésor de Chalcis, ressemblant comme tracé, aux inscriptions d'Arges.

Cette bague a un diamètre de 190 mm. et pèse 10 gr.

Une bague dont l'anneau, en section, est triangulaire, ayant, des deux côtés d'une saillie médiane, une bande en émail vert et, fixées par des pointes en or, cinq perles fines, groupées autour d'une agathe, était l'une des bagues personnelles du Voévode (fig. No. 65). Cette bague, en or, d'un diamètre de 160 mm. pèse 9 gr.

L'autre bague, dont l'anneau est de même forme que le précédent, a quatre proéminences carrées, en émail rouge (fig. No. 66). Comme pierre, un rubis rouge, brut, retenu par une serre de vautour. Cette bague, en or, 160 mm. diamètre, pèse 6 gr.

Des bagues de même facture, avec perles fines et serre d'aigle, ont été trouvées dans le trésor de Chalcis-Eubée, datant de 1385 à 1470.

Les boutons du Voévode sont en or, plats; le fond est en argent buriné, afin de retenir une couche d'émail vert, sur lequel est dessiné en or, un écusson triangulaire pelté, dont le champ droit est libre, tandis que le champ gauche est coupé par quatre bandes transversales (fig. No. 64), (130 mm. diam.; 3 gr. les grands; 110 mm. diam.; 2 gr. les petits).

D'après M. Réthy, le numismate hongrois, cet écusson, que l'on retrouve également sur les plus anciennes monnaies des Bassarabs, «est le blason particulier de la famille des Bassarabs, et tire son origine de celui de la cour des rois angevins».

Ce blason n'est pas constaté en Hongrie sous la dynastie arpadienne, avant le XIV<sup>e</sup> siècle.

La bague (fig. No. 67), trouvée dans le tombeau du Voévode Dan, a un anneau très mince, afin de mettre en valeur le beau rubis violet, retenu par quatre griffes. Ce bijou se classe dans la même catégorie que les objets trouvés à Chalcis. (Voir également la planche No. XIII). La bague est en or: 220 mm. diam.; 5 gr.).

La bague d'Udobă, formée d'un anneau niellé, dont le dessin, un rinceau de feuilles, se retrouve dans les décorations de la fresque de l'église, est terminée par deux têtes de monstres, entre lesquelles se trouve la plaque sur laquelle est encastree une intaille antique, représentant Asclépios, appuyé sur son bâton enroulé d'un serpent, avec sa fille Hygie, intaille datant du III<sup>e</sup> siècle après J. C. (fig. No. 68).

Tant par les têtes d'animaux que par le rinceau que nous avons décrit, cette bague ressemble à celles trouvées à Chalcis et dans les fouilles faites par M. Filow, dans l'église de Ste. Sophie, à Sophia.

Selon M. Tzonef, l'inscription slave est postérieure au XIV<sup>e</sup> siècle. La bague est en or: 220 mm. diam.; 17 gr.

On a également trouvé dans le tombeau du boyard Udobă la bague (fig. No. 72) sur l'anneau duquel on voit deux lions affrontés, leurs têtes tournées l'une à droite, l'autre à gauche, tenant une patte sur une pyramide tronquée, sur laquelle se trouve encastree un diamant noir, en forme de pyramide.

Sur l'anneau on lit l'inscription d'un tracé puissant: HILF GHOT, en écriture minuscule, gothique, laquelle, comme nous l'avons vu, n'apparaît en Orient qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle seulement.

L'inscription était gravée sur un fond en émail grenat, tombé aujourd'hui. La bague est en or: 210 mm. diam.; 15 gr.

La bague (fig. No. 69) à anneau mince, terminée par une proéminence, sur laquelle quatre griffes retiennent une émeraude, bague trouvée dans le tombeau de Voislav, appartient à la même famille de bagues que nous avons examinée. Elle est en or: 120 mm. diam.; 2 gr.

Le bracelet (fig. No. 71), trouvé dans le tombeau de la femme de Vladislav, est formé par une large bande en or, au milieu il y a un ornement en forme de S; aux deux extrémités, qui se rejoignent par un pivot en or traversant une sorte de charnière, il y a deux lions ciselés. Le bracelet est en or: 550 mm. diam.; 20 gr. (v. planche XII).

La boucle d'oreille (planche XII) formée d'un pendentif attaché à un petit anneau par un fil en or passant par une perle, ressemble, par la torsade en fil d'or, à celle en cuivre trouvée dans le tombeau de Vladislav, et aux boucles d'oreilles et bagues trouvées à Ste. Sophie de Sophia (340 mm. long.; 5 gr.).

La plaque d'applique (fig. No. 74), faite d'un alliage d'or, trouvée dans le tombeau du chevalier (No. 2 du plan) représente un chevalier aux cheveux flottants, assis, vêtu d'une cotte de mailles, le manteau jeté sur l'épaule, chaussé de pantaloufles à la poulaine.

Il se tient les jambes croisées, la main gauche tendue sur un genou, le coude droit plié et appuyé sur l'autre genou, la main ouverte dirigée vers le haut.

Cette plaque d'applique devait se trouver soit sur la ceinture, à en juger par les agrafes dont la plaque est munie, soit utilisée comme signe distinctif, comme cela se voit dans les costumes médiévaux.

Cette splendide pièce: «*köstliche kleine Schöpfung*», comme la qualifie M. Pinder, appartient à ce même XIV<sup>e</sup> siècle. (Elle a 350 mm. en longueur et pèse 15 gr.).



*L'applique ou agrafe* (fig. No. 73) du vêtement de la femme du Voévode Vladislav, représente une châtelaine dont la manche descend jusqu'au bord inférieur de la robe, costume caractéristique au XIV<sup>e</sup> siècle. (Alliage: 270 mm. de longueur.; 5 gr.).

Les boutons globulaires, en argent doré, de la tunique du chevalier, ont été trouvés de même forme dans le trésor de Chalcis, ainsi qu'à la Métropole de Mistra du XIV<sup>e</sup> siècle.

Les appliques en métal doré, en forme de fleur de lis, qui décoraient la ceinture et la passementerie du vêtement du chevalier du tombeau No. 3 (du plan), entourées de perles fines, donnent un autre modèle d'ornementation des riches costumes de ce siècle (fig. No. 70). (Dorés: 260 mm. long., 1 gr.).

Les petits boutons globulaires trouvés dans ce tombeau, l'aigrette en argent de Voislav (fig. No. 75), ainsi que son diadème fait en lames d'or, nous donnent une idée complète du costume de notre société au XIV<sup>e</sup> siècle.

Les boutons du costume du fils de Negru Vodă, représentant l'un un monstre enchevêtré; les autres, portant les initiales I. O. R., en majuscules gothiques, sur fond en émail, tombé aujourd'hui, ressemblent comme forme aux boutons du costume de Radu-Vodă (fig. 77).

On n'a pu déduire un sens de ces initiales qui peuvent être simplement décoratives, comme celles des bagues trouvées à Chalcis, ou bien celles de cloches de Hongrie.

Pourtant, selon M. Roth, il se pourrait qu'il y ait là des restes de versets:

*I(esus) (ma)R(ia) (g)O(th)*, ou bien *(ma)RI(a) (ba-r)(O)(t)* (Marie conseille nous).

#### *Style et provenance de l'orfèvrerie trouvée*

Sur cette question les opinions des savants sont partagées.

Les Français ne reconnaissent pas dans ces objets une influence directe de l'esprit français dominant dans l'art français du XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle. M. Migeon croit qu'en tous cas ce n'est pas l'art allemand qui a pu les produire.

M. Pinder croit, ainsi que M. G. Brătianu, que ces objets sont l'œuvre de Georg et Martin von Klausenbourg, lesquels, en 1370, ont coulé les statues de St. Etienne et de Vladislav pour l'évêché d'Oradea-Mare.

M. Roth conteste avec raison cette opinion, soutenue par M. J. Hampel également, pour la bonne raison que ces deux frères étaient des statuaires et non pas des orfèvres.

Pourtant, il pense que ces objets ont pu être travaillés par les bijoutiers de Bistritza.

M. Ohlenroth croit que ces objets «sont les plus beaux exemplaires de l'orfèvrerie française».

M. Dalton émet une opinion que nous examinerons immédiatement, en détail.

La supposition que ces objets seraient l'œuvre des orfèvres de Transylvanie, doit être écartée tout d'abord.

Ces objets, d'une facture supérieure, supposent l'existence d'une tradition d'art bien établie.

Mais, comme le constate M. Roth lui-même, lorsque la réunion, convoquée en 1376, des Sept Districts Saxons, procéda à l'organisation des corporations d'ouvriers, assemblée à laquelle le Roi avait délégué l'Évêque Goblinus et le «Burgvojt» du territoire royal, la corporation des orfèvres n'est pas mentionnée parmi les 19 corporations, comprenant 25 métiers, constatées à cette occasion.

D'ailleurs, c'est chose connue qu'au XIV<sup>e</sup> siècle le style de l'art français était dominant dans tout l'Occident et que le travail de l'or était une industrie éminemment française.

C'est de France que cette industrie se répand en Flandre, en Allemagne (à Aix-la-Chapelle, Münster, Dresde, Mayence), en Italie, où le gothique est combiné au roman.

Il y avait des écoles italiennes à Pise, Sienne, Pérouse, Pistoja, Bologne, mais la plus importante était celle de Sienne.

Le chef de cette école: Ugolino di Vieri (1350) avait des élèves qui contribuèrent à l'introduction de l'orfèvrerie à Venise (1350—1400).

C'est de Venise que s'approvisionnaient tous les centres de l'Orient, et c'est par Venise que furent même créées des écoles provinciales: levantine et adriatique.

L'influence de l'école vénitienne s'exerce jusqu'en Eubée,

à Chalcis, où l'influence des baillis vénitiens amoindrit la suzeraineté achéenne et amène la domination incontestée de Venise.

Le trésor trouvé ici, datant de cette dernière période, et qui présente, comme nous l'avons vu, une si grande ressemblance avec les objets d'Arges, ont — dit M. Dalton — le caractère de l'art italien nordique, et datent d'une époque quand les cours italiennes du nord vivaient sous une civilisation féodale similaire à celle de France et du nord-ouest de l'Europe.

Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, par l'intermédiaire des Angevins de Hongrie, ces objets nous soient venus de cette Venise italo-orientale.

M. Dalton a constaté «des analogies évidentes entre les objets d'Arges et ceux de Chalcis, quoique nombre de ces derniers ne soient pas en métal précieux».

«Il y a des deux parts, le même mélange d'influences françaises et (je crois) italiennes et assez prononcées dans la facture et la technique, surtout dans l'application des perles.

«Les familles princières de votre pays ont adopté la même civilisation chevaleresque qu'ont adopté les familles nobles d'Italie à la même époque» ajoute M. Dalton».

#### POTERIE, TERRE CUITE

La poterie trouvée, surtout dans les fouilles des dépendances du palais princier, se distingue par son épaisseur peu commune. On y a trouvé des chandeliers, des écuelles, des assiettes plates ornées, pour être accrochées aux murs, des vases avec des motifs d'ornementation que l'on trouve jusqu'aujourd'hui dans l'ornementation des poteries de nos paysans. (planches No. XI et fig. 300—305).

Des objets en terre cuite, très finement travaillés ont été trouvés également au cours des fouilles faites au Palais Princier et à Sânicară (fig. 305).

La fig. No. 78, par ses gracieux entrelacements, présente des ornements ressemblant à l'applique trouvée dans le tombeau du chevalier «fleurs de lis».

La fig. 79 avec ses rinceaux de feuilles, figure des lions affrontés.

Quelques unes des poteries, sans émail, sont les plus anciennes et d'une plus fine exécution; d'autres sont émaillées et semblent être ultérieures en date.

La plupart sont des terres cuites pour poêles, comme on en trouve en Transylvanie, d'autres, comme le montre le trou qu'on y a perforé (fig. No. 81) étaient destinées à être accrochées aux murs.

Le fragment fig. No. 81, est un admirable exemplaire, prouvant la finesse de cet art et donnant l'image des temps féodaux qui l'ont produit.

Cette pièce de 20×16×12 cm., représente, avec une finesse exceptionnelle, un chevalier sur un cheval en marche.

Le chevalier a un casque, une pélerine à larges plis jetée sur les épaules, des braies, des chausses, des pantoufles pointues, de longs éperons; il tient dans sa main droite une crosse ou une masse d'armes; de la main gauche il tient les rênes du cheval.

Le mouvement et la finesse de facture de cette pièce, en font un précieux document pour l'étude de la terracoterie de cette époque.

A ce groupe se rapporte également le fragment No. 82 que j'ai trouvé dans les fouilles des caves du palais princier. On ne distingue, d'un chevalier monté, que le casque ressemblant beaucoup à celui que porte l'envoyé de Charles Robert au Voévode Bassarab (fig. No. 7).

La lance à étendard est caractéristique du XIV<sup>e</sup> siècle. En face du cheval on voit le sommet d'un sapin.

Le deuxième fragment, (fig. No. 82), dont on ne distingue également que la tête d'un cheval, est très finement travaillé. La tour, en face du cheval, ressemble à celle représentée sur le fermoir de Radu Vodă.

On peut rapprocher de ce groupe aussi la terre cuite (fig. No. 84), émaillée, d'une facture plus lourde, et représentant le torse d'un chevalier monté, qui tient sa main droite sur la crinière du cheval, tandis que de la main gauche il tient la lance caractéristique de cette époque, ainsi que l'épée qui pend, attachée à la ceinture.



Même observation pour le corps d'un cheval de la planche annexée (fig. 205).

Vu que ces terre cuites étaient destinées à être accrochées aux murs des appartements, comme on le déduit des trous qui perforaient ces objets, je serais enclin à voir dans leur succession des phases du grand combat de Bassarab, du Château d'Argeş, et formant comme une frise à l'intérieur de l'appartement, frise malheureusement entièrement perdue aujourd'hui.

#### CONSIDÉRATIONS SUR L'ARCHITECTONIQUE ET LA PEINTURE DE L'ÉGLISE. — ORIGINES.

L'église Princièră d'Argeş, ne trouve, comme aspect d'ensemble, comme plan, appareillage, silhouette, aucun modèle similaire de comparaison.

D'ailleurs, l'étude des monuments du XIV<sup>e</sup> siècle n'est qu'à ses débuts.

«Nous connaissons fort mal encore l'art byzantin du XIV<sup>e</sup> siècle», dit M. Diehl.

Même sur les origines de l'art byzantin, en général, les opinions sont fort partagées.

M. M. Strzygowski, Ainalow, Schmit dénie toute influence de la capitale byzantine dans l'évolution de cet art. Selon eux, l'art, à partir du V<sup>e</sup> et jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, s'est renouvelé par l'apport artistique de l'Orient exclusivement.

C'est sans l'intermédiaire de Constantinople que, selon M. Strzygowski, l'art chrétien oriental s'est transplanté en Grèce, Italie, Sicile, et chez les peuples slaves.

L'école française, représentée par M. M. Diehl et Millet, admet une influence orientale à Constantinople, surtout jusqu'à l'époque de Justinien; à partir de cette époque ils soutiennent que l'art byzantin affirme sa personnalité en radiant dans tous les pays méditerranéens.

Deux renaissances: au temps de la dynastie macédonienne et sous les Paléologues, ont complètement renouvelé cet art.

M. Dalton est pour une moyenne entre ces deux extrêmes. Il admet une influence syrienne vivifiée par l'hellénisme, au point de vue technique, mais pour ce qui est du style, il fait des réserves.

«Il y a, dans l'œuvre du XIV<sup>e</sup> siècle, et on peut en dire autant des peintures de Mistra, une recherche de la vérité, des attitudes, et du cadre pittoresque, qui font complètement défaut aux conceptions pompeuses et théologiques des contemporains de Justinien. Il semble donc bien que, même en admettant l'hypothèse d'un prototype syrien, il faille faire honneur à l'école constantinopolitaine, de l'accent tout personnel qui caractérise cette œuvre» (D'après Bréhier).

Selon M. Diehl, la basilique à coupole finit, comme type dominant, au XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles.

A partir du XII<sup>e</sup> siècle l'église à plan en forme de croix grecque commence à paraître. La caractéristique de ces églises est que le raccord du plan rectangulaire des murs de l'église, avec le plan polygonal du tambour de la coupole, se fait par l'intermédiaire d'une base en forme de croix aux bras égaux.

Cette base en forme de croix, dont les bras, formés par des voûtes en berceau, couronnent tout l'édifice de l'église, soutient, au croisement des bras, le tambour de la coupole qui surmonte tout le massif de la maçonnerie (fig. No. 83).

Les arcatures des voûtes de cette croix sont dissimulées dans la première phase, par des frontons triangulaires; puis, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, elles sont arquées en plein cintre, de manière à ce que sur le toit de l'église apparaisse, sous les coupoles, la forme de la croix.

Dans l'évolution de cette période de l'architecture, les lignes intérieures s'accroissent de plus en plus dans la disposition de la toiture: les voûtes absidiales, les bras de la croix, les coupoles s'étagent, se projettent de plus en plus en hauteur, de sorte que, au lieu du massif de maçonnerie cubique caractérisant les églises jusqu'alors, nous avons, à partir de la base et jusqu'au sommet de la coupole, une sorte de pyramide.

C'est à ce type constantinopolitain, caractérisé aussi par l'alternance des couches de briques et de pierres alternées, que se rattache l'Eglise Princièră d'Argeş, avec ses arcades aveugles (dans la tour de l'Eglise Princièră comme dans

l'abside de Sănicoara), les angles de la tour avec colonnettes et même le catéchumène au-dessus du narthex.

On peut en suivre le type à partir de l'église de Kazandjilar-Djami du XI<sup>e</sup> siècle. On peut voir comment le type se fixe à Killisé-Djami, dans l'église des Saints Apôtres du début du XIV<sup>e</sup> siècle, et surtout, dans l'église de Căiuş-Monastir de 1380, qui ressemble le plus à l'église d'Argeş.

Cependant le type le plus rapproché, qui indique la voie par laquelle le modèle de cet unique exemplaire d'architecture nous est parvenu, est le type byzantin de Serbie, de l'époque de Doušan, le contemporain de Bassarab. On pourrait même dire qu'il émane de l'école de Doušan.

Nous avons de tels modèles à Ljuboten (1337), Štip (1332) Mateica.

Pourtant, il y a aussi des différences: les Serbes emploient toujours la pierre de taille là où nous employons les moellons.

Seule l'église Princièră de Câmpulung a été construite chez nous en pierre de taille.

L'architecture de l'église revêt, donc, toutes les formes caractéristiques du XIV<sup>e</sup> siècle.

#### Peinture de l'Eglise

Dans la peinture d'Argeş on constate également les effets de cette renaissance byzantine du XIV<sup>e</sup> siècle caractérisée par M. Diehl: «à la fois décorative et réaliste, qui se caractérise par un style pittoresque et un coloris presque impressionniste».

Ce même souffle de la renaissance italienne du *dugento*, constaté par Millet dans les églises de Doušan, paraît avoir inspiré dans le sens le plus large les peintures d'Argeş.

Bien que la plupart des scènes portent des inscriptions grecques — mais en un grec barbare — il y a aussi des inscriptions slaves qui prouvent que des peintres slaves du sud ont travaillé ici, appartenant à cette école balcanique dont l'influence est ressentie jusqu'en Russie, à la suite de ses relations avec Venise et Sienne.

C'est à ce XIV<sup>e</sup> siècle que l'on doit la fragmentation des parois intérieures en zones de peinture, et qui exclue presque toute autre décoration, pour faire place aux personnages dans la zone inférieure, et en haut aux scènes de composition interprétant les cycles liturgiques.

Le goût pour l'apocryphe, le sentiment réaliste et dramatique, avec une grande liberté de gestes et une abondance de détails qui dépasse même les peintures de Mistra et Karié-Djami, sont autant de caractéristiques de l'iconographie de l'Eglise Princièră.

La prédilection pour des scènes nouvelles et rares, comme le Recensement, trouvée aussi à Calinić, en Serbie, est une autre caractéristique de ce siècle.

La décoration est presque similaire à celle de Lesnovo et à celle des églises de Trapezica de Tirmovo, du même siècle, où on trouve des panneaux imitant le marbre, comme à Argeş, au lieu des draperies, et même les conciles sont travaillés presque de la même manière.

Même si certaines scènes, trouvées à Argeş, se rencontrent dans des églises plus anciennes, toutefois, outre la différence de facture, on observe aussi une différence dans l'exécution des compositions.

C'est ainsi: La Présentation de la Vierge, qui se trouve dans l'église de Boyana, en Bulgarie, à Studenica, en Serbie, représente St. Zacharie, qui reçoit la Mère de Dieu, à gauche, tandis que dans la composition d'Argeş, ce même saint se trouve à droite, mais les minuties d'exécution sont identiques.

Les zones d'inscriptions qui décorent les vêtements de Zacharie à Studenica et Boyana, nous les retrouvons à Argeş.

#### RÉSUMÉ

L'Eglise Princièră d'Argeş, bâtie par Bassarab, pour servir de chapelle à la Cour Princièră de cette capitale, a été construite après 1330, comme le prouvent les dates historiques, le complexe de vie historique, le style architectonique de l'église, le style des peintures, ainsi que les objets trouvés dans les tombeaux.

Nicolas Alexandre Voévode la consacra, ultérieurement à la fondation de la Métropole d'Argeş, mais, n'ayant pu ter-



miner l'édifice, il légua le soin d'en commencer la peinture à son fils et successeur, Radu-Vodă. C'est par lui que fut achevée l'église. Il y fit faire son portrait comme principal fondateur.

Et c'est ce Prince Radu, le seul connu par nos documents de toute la série de Princes qui régnèrent avant lui, que la tradition et la chronique du pays, écrite postérieurement, considèrent comme fondateur, non seulement de cette église,

la plus ancienne du pays qui soit conservée, mais aussi comme fondateur de l'État roumain.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à M. Cerchez, membre de la Commission des Monuments Historiques, à Messieurs les membres de cette Commission, aux savants cités qui ont bien voulu me communiquer leurs précieux avis, et plus spécialement à M. Dalton, ainsi qu'à Monsieur le professeur N. Iorga, pour le bienveillant appui qu'ils m'ont accordé.

## RESTAURATION DE L'EGLISE PRINCIÈRE

PAR

G. R. CERCHEZ

L'Église Princière de Curtea de Argeș est sans contredit le plus ancien et le plus intéressant monument de Roumanie. Elle a résisté à tous les éléments destructeurs jusqu'à notre époque. Elle a résisté à l'effet destructeur du temps, aux invasions, aux tremblements de terre, aux incendies et surtout aux réparations incompetentes faites au cours des siècles.

Dans les derniers temps, par suite du manque de soin et des tremblements de terre, elle était arrivée à menacer de s'effondrer, et l'effondrement se serait sans doute produit si l'architecte Leconte du Noiŷ, qui restaurait l'église cathédrale de Neagoi Voévode, et qui avait été chargé aussi de la restauration de l'Église Princière, ne l'avait consolidée par un échafaudage extérieur et intérieur jusqu'à ce que les crédits nécessaires pour la restauration fussent ouverts.

Vu que cette église était destinée, selon le procédé de cet architecte, à être démolie jusqu'au ras du sol, pour être ensuite reconstruite, personne n'a plus songé à la réparer et l'église était arrivée en effet à menacer de s'effondrer, de sorte, qu'en 1921, la préfecture du district donna l'ordre aux curateurs de l'église de la démolir.

Heureusement qu'il se trouva quelqu'un pour protester contre cet ordre: le R. P. économiste Etienne Dumitrescu se rendit en toute hâte à Bucarest et offrit à la Commission des Monuments Historiques, pour la consolidation de l'église, la somme de 56.000 leis, recueillie à cet effet.

En ma qualité de membre dans cette Commission, j'ai demandé qu'on me permette d'examiner cette église et d'examiner si en effet il n'y avait rien autre à faire que de procéder à sa démolition.

L'ayant visitée, j'ai déclaré à la Commission des Monuments Historiques que je prenais sur moi de sauver ce monument de la démolition. J'ai été autorisé par cette Commission, présidée alors par feu Jean Kalinderu, de procéder, avec M. Nicolas Ghika-Budești, architecte-chef de la Commission des Monuments Historiques, à la consolidation du monument et à sa restauration.

Les travaux commencèrent immédiatement, en 1911. Je chargeai de la surveillance des travaux M. Jancovici, dont la capacité m'était connue dès l'époque où, étant directeur des postes, il se trouvait dans le service des locaux de poste, créée alors. J'étais certain qu'il suivrait à la lettre mes instructions.

Avant de commencer les travaux, le R. P. économiste Dumitrescu a bien voulu me donner les renseignements suivants:

«L'Église Princière de Curtea de Argeș a été bâtie par Radu Negru Vodă en l'an 1290. C'est la plus ancienne église de Valachie et elle a servi de métropole du pays jusqu'en 1401, quand Mircea l'Ancien transféra la capitale du pays de Curtea de Argeș à Târgoviște.

La tour a commencé à se lézarder vers 1882.

En 1892 on a voté pour la restauration de l'église une somme de 100.000 lei, mais la restauration n'a pas eu lieu et la somme votée a reçu une autre destination.

L'église a été fermée au culte le 9 janvier 1894, à la suite de l'intervention de l'architecte Leconte du Noiŷ.

En 1893 on a consolidé l'église avec des étauçons en bois. Ils ont duré jusqu'en 1903, quand on les a remplacés, étant pourris, par d'autres en chêne.

Pour fixer ces étauçons on a troué la toiture et les voûtes de l'église, de sorte que les eaux de pluie et de la fonte des neiges, en glissant le long des étauçons et en pénétrant la maçonnerie, ont hâté encore plus la ruine de l'église.

La statue de Radu Negru Vodă, sculptée en pierre, le sceptre dans sa main droite, se trouvait dans le milieu de l'église, sur un soubassement qui se trouve aujourd'hui dans le pronaos, tandis que la statue a été transportée par feu Tocilescu, en 1891, au Musée de Bucarest.

Le porche en face l'église a été construit en 1875.

On ne sait pas quand les petites tours, recouvertes de fer blanc, ont été construites, (après 1830).

Les trois tombeaux du narthex de l'église, contiennent les dépouilles de:

1. Anastasie Brătianu, décédée en 1839.
2. Constantin Brătianu, décédé en 1841.
3. Hélène Brătianu, décédée en 1845.

Ce sont les parents et la tante de feu Jean Brătianu.

D'une autre source, j'ai appris que l'iconostase en bois, qui recouvrait celui en maçonnerie, a été fait par le maître, ouvrier Scheller, en 1852.

L'iconostase en maçonnerie, l'élargissement des fenêtres et leur décoration avec un cadre de pierre sculptée, ont été faits au XVIII<sup>e</sup> siècle. La porte en fer de l'entrée de l'église ainsi que les croix, ont été faites, comme on le voit écrit sur ces objets, aux frais d'Ivancea Pârvanovici; il est probable que c'est à la même époque que l'on a remplacé l'ancienne toiture en bardeaux, par une en tôle; la peinture a été refaite, en grande partie, par le peintre Pantelimon, en 1827, comme cela résulte de l'inscription qui se trouve à la base de la tour.

Voici l'état dans lequel j'ai trouvé l'église que l'on m'avait confiée pour être consolidée et restaurée: La toiture en tôle vieille, rouillée et trouée, laissait pénétrer la pluie à l'intérieur, surtout par les trous faits par les étauçons.

Les voûtes, à cause de l'humidité, s'étaient désagrégées, surtout après l'hiver, quand l'eau disloquait la maçonnerie.

Les arcs principaux, soutenant la tour, étaient crevassés, et les clefs des arcs tombés sur une distance de presque un mètre. Les tirants en bois qui, selon l'habitude du pays, avait été placés afin de contrebalancer la poussée des arcs, ayant été coupés, afin de pouvoir placer le «cafesse» projeté, mais qui n'a jamais été installé, périlait encore plus la construction.

La tour, secouée par les tremblements de terre, était entièrement disloquée d'un côté, et cette tour, avec sa coupole, ne se maintenaient que grâce à la puissante ossature en bois, l'étayant, mise par feu l'architecte Leconte.

Les voûtes étaient crevassées aux clefs, la maçonnerie extérieure lézardée en divers endroits et même, devant la verticale du centre principal, elle s'était détachée en plusieurs endroits.

Au-dessus du narthex on avait élevé deux petites tours en bois, recouvertes extérieurement de tôle.

La toiture de ce narthex avait été changée et recouverte également de tôle qui montait sur la face du fronton, le masquant en grande partie; puis, afin de pouvoir élever les deux tourelles en bois, la maçonnerie sur le devant de l'église et la corniche du fronton avaient été amincies ou même démolies.

Devant la porte principale on avait construit un porche contrastant, absolument, avec le style de l'église et son bel aspect.